

22 SEPTEMBRE 1945

LE



PRIX : 30 FRANCS

# MONDE ILLUSTRÉ




(VOIR NOTRE REPORTAGE EN PAGE 3)

F.P. 9


## LES NAZIS PAIENT



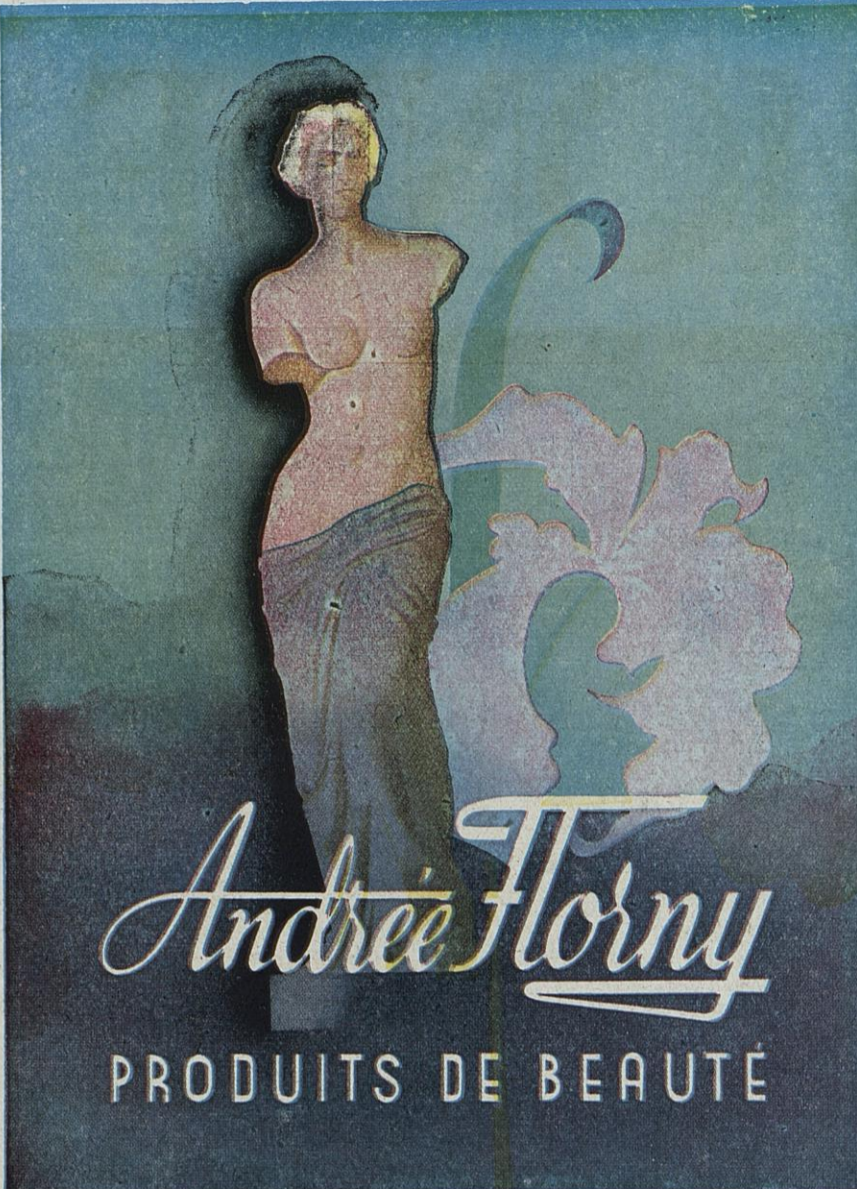
LES MEILLEURS CRUS DE S<sup>T</sup> EMILION  
 sont récoltés ou  
 sélectionnés par...



Jean Jacques  
**GALHAUD**  
 Propriétaire-Négociant à  
**S<sup>T</sup> EMILION**



248



*Andrée Florny*  
 PRODUITS DE BEAUTÉ

**UNIC**  
*Plectyl*  
 LE STYLO  
 DE L'ÉLITE



LE DERNIER EN DATE  
 LE PREMIER EN QUALITÉ

392<sup>F</sup>

Usines et Bureaux : 10, rue Juliette-Daua — Paris (10<sup>e</sup>)  
 En vente chez tous les papetiers, spécialistes, Gds Magasins, etc.

UN LIT D'ENFANT  
**FRANCIA**  
 OUI CERTES VOUS PLAIRA...



Tous les Joux et Jouets  
 69, RUE DE CLICHY • PARIS

I. D. PUBLICITÉ, 73, RUE DE CLICHY





LA REDDITION JAPONAISE EN BIRMANIE : APRES AVOIR QUITTE L'AVION QUI LES A AMENES A RANGOON, LES EMISSAIRES JAPONAIS SE RENDENT VERS LE COMMANDEMENT BRITANNIQUE.

LA FRANCE ET LE MONDE

## RETOURS A LA COLLECTIVITÉ EUROPÉENNE

**L**ES Nations Unies ont gagné, militairement, la guerre. Mais ce n'est qu'un aspect négatif du problème mondial, dont elle ne fut qu'une manifestation plus violente. Laisser subsister les causes qui l'ont faite inévitable, c'est une nouvelle fois rendre sans signification les souffrances et les sacrifices de millions d'êtres humains. La France, si gênante dans sa logique cartésienne qui lui donne toujours raison dans le temps, pense déjà à l'avenir.

Qui donc déplorait qu'elle n'eût plus de politique étrangère? Quel concert hypocrite s'élevait, autour d'elle, pour regretter qu'elle se repliât sur des doctrines traditionnelles périmées ou qu'elle ne sût plus accorder sa pensée aux profondes modifications de structure qu'a subies le monde moderne? Il n'y a rien de byzantin, il n'y a rien de décadent dans l'implacable exposé qu'a fait le général de Gaulle au monde civilisé, par l'intermédiaire du « Times ». Il n'y a rien d'anachronique non plus, sauf pour ceux qui s'obstinent à ne contempler le monde « atomique » moderne qu'à travers la nébuleuse d'Hiroshima.

L'Europe reste encore, en 1945 et pour les années à venir, le point névralgique du monde. Sans doute a-t-elle perdu sa prédominance matérielle et quelque peu de son rayonnement spirituel. Néanmoins, elle reste comme l'espace entre deux électrodes. C'est là, et là seulement que jaillit l'étincelle qui peut tout aussi bien créer que détruire. Il importe à l'humanité que la force qui s'y dégage ne soit désormais consacrée qu'à des fins créatrices.

C'est ainsi que la pensée de la France, traduite par l'homme qui l'a libérée, met sur le plan mondial le problème de l'Allemagne. Il ne s'agit plus de punir un grand coupable, il n'est plus seulement question d'ancêtre une menace particulière. Il faut transformer en instrument de vie ce qui fut — et restera — un agent de destruction.

Le charbon de la Ruhr, aux mains seules de l'Alle-

magne, n'est qu'un moyen de domination et de conquête. Par contre, il est d'importance vitale pour l'Ouest et le Sud de l'Europe. Son bien-être, son développement humain et social, en dépend. Ne sont-ce pas ces considérations qui poussent, dans tous les pays du monde, les peuples et leurs guides spirituels à réclamer, sur le plan national, la nationalisation des sources de matières premières et celle des facteurs d'énergie? L'évolution du monde moderne oblige à concevoir désormais les Etats comme membres d'une collectivité mondiale, comme les individus le sont d'une collectivité nationale. Pourquoi, si les besoins sont les mêmes et les dangers d'oppression identiques, se refuser à réaliser à l'échelle du globe ce que l'on sent nécessaire au sein de chaque Etat? L'internationalisation du charbon de la Ruhr et des industries qui en dépendent n'est qu'une « nationalisation internationale », si j'ose m'exprimer ainsi. Comprend-on bien, en France et dans les nations anglo-saxonnes, que c'est là la pensée finale de la France?

De même, il est partout question de nationaliser les moyens de transport. Or, le Rhin est le moyen de communication essentiel et unique, dont sont tributaires tous les Etats de l'Ouest européen, et l'Angleterre elle-même. Les mêmes raisons qui commandent de nationaliser les moyens de production de la Ruhr valent pour les communications rhénanes. La France, en réclamant l'internationalisation du Rhin, applique donc à l'échelle de la collectivité mondiale les principes mêmes qui marquent inexorablement l'évolution des collectivités nationales. Dans les deux cas elle est peut-être en avance : il serait vain de chercher dans sa pensée des relents du passé.

Aussi bien, à ce plan d'avenir, les objections ne peuvent-elles être que d'actualité. Les Etats-Unis, hantés par la puissance russe, paraissent admettre malaisément un affaiblissement définitif de la barrière allemande. Ils sont prêts à contrôler, à garantir tout ce que

l'on voudra. Ils craignent de détruire. Et, croyant avoir endigué, sur les limites actuelles des zones d'occupation, la marée soviétique, ils redoutent, par l'internationalisation des territoires rhénans, d'ouvrir la porte à la présence russe sur le Rhin, comme cela s'est passé à Tanger.

Mais on ne bloque pas une idée sur une ligne de démarcation. Les profondes réformes sociales et agraires dont l'Allemagne est actuellement le théâtre semblent bien le moyen définitif d'enlever tout pouvoir aux Seigneurs de la guerre. L'U.R.S.S. pénètre en Allemagne bien plus par son socialisme que par ses armées. Si une osmose, si un équilibre ne s'établissent pas entre les deux zones, russe et anglo-américaine, on ne voit guère ce qui peut prémunir la zone alliée contre l'influence soviétique.

La France, seule, apporte une solution originale et constructive. Elle fait un nouveau pas en avant aussi important dans l'histoire de l'Europe que la proclamation des Droits de l'Homme. Elle apporte la véritable liberté aux peuples, en les rendant maîtres de leurs destins collectifs. Il n'y a pas plus de démembrement de l'Allemagne si l'on internationalise le Rhin qu'il n'y a eu de démembrement en France en nationalisant les Chemins de Fer du Midi. Il n'y a aucune annexion territoriale en rendant à la collectivité européenne les sources d'énergie et de matières premières de la Ruhr. La grandiose expérience socialiste que l'Amérique capitaliste a su faire dans la vallée du Tennessee, la France propose de la tenter là même où elle s'avère le plus nécessaire en Europe. On peut s'étonner de son audace : on ne doit pas en contester la sincérité. Puisent, en écoutant le général de Gaulle, les Alliés considérer que le génie de la France est bien indépendant du résultat de ses élections et que ce génie anime tout gouvernement français qui se consacre à une grande œuvre de justice sociale.

François TALLARD.



# TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

par Fernand GREGH

**D**ANS la pauvre auberge perdue en pleine campagne où nous avons essayé de réchauffer d'un peu de café nos corps transis par une nuit passée sous la dure, nous avons entendu, en tournant à l'aube un bouton, la boîte magique nasiller tragiquement : « La France ressuscitera. » Et nous avons pensé, les larmes aux yeux : « La France est morte. » Et pendant quatre ans, en effet, elle était restée inerte, pieds et poings liés, exsangue.

Elle n'était pas même évanouie ! Comme l'avait tout de suite compris le prophète étoilé qui lui a rendu la confiance avant de lui rendre la victoire, elle n'avait pas perdu la guerre, elle avait perdu la première bataille. Mais la première bataille, cette fois-ci, avait été sans appel. Tandis qu'à la guerre précédente les armées avançaient ou reculaient à pied, ce qui nous avait permis la retraite, puis la Marne, cette fois-ci les chars rapides dont le même prophète avait annoncé le rôle majeur dans la guerre future avaient pu en un mois, sous des milliers d'avions, déferler jusqu'aux Pyrénées. La Marne avait en 1914 effacé Charleroi. Avec les armes modernes, la France était devenue trop petite pour perdre un nouveau Charleroi. Et c'avait été le désastre.

Nous nous en rendons compte de plus en plus clairement ; nous n'avons pas en main Nothung, l'épée magique ; même avec plus de chance, nous n'aurions pas pu tenir devant Fasner. Nous avons créé une armée normale, l'armée d'un peuple civilisé, qui, en même temps qu'il prépare la guerre, veut la paix et se livre aux travaux de la paix. Nous n'avons pas accepté de ressembler à de monstrueux crustacés tout en carapace, ou à cette tarasque, bideuse au point d'en être ridicule, que combat Siegfried et en qui le génie de Wagner a préfiguré l'armée nazie. Nous avons créé une armée qui eût pu battre encore, à la rigueur, celle de Guillaume II, pas celle de Hitler. Nous ne pouvions résister au premier heurt de cet outil guerrier forgé, toutes affaires cessantes, pendant cinq ans par un des premiers pays industriels de l'univers. Nul peuple, d'ailleurs, n'aurait tenu contre cette machinerie monstrueuse à qui un complot de gangsters tout-puissants par la terreur avait donné une avance formidable. L'Angleterre, s'il n'y avait pas eu entre elle et le monstre le Channel, n'aurait pas duré quinze jours. Seule la Russie, avec ses peuples innombrables et ses immenses plaines, pouvait opposer le nombre à la force, gagner du temps en perdant de l'espace et permettre à l'autre peuple géant, aux États-Unis, de surpasser l'effort de l'Allemagne et de devenir capable de la battre avec ses propres armes. Telle est, en résumé, l'histoire de cette guerre.

Il n'y a pas à chercher d'autres raisons de notre défaite que des raisons matérielles. Tout ce qu'on a dit au lendemain de l'armistice, dans une contrition parfois secrètement réjouie, sur le déclin de la France, sur je ne sais quelle baisse de vitalité dans ses veines, est faux. De Bir Hakeim au mont Cassin, de Strasbourg à l'Arlberg, elle l'a montré. Elle l'a montré à cette libération dont nous venons de célébrer l'anniversaire, et en dépit des incertitudes inhérentes à la situation intérieure, en dépit des injustices qu'elle a subies de l'extérieur, on le sent à mille signes favorables, elle le montrera de mieux en mieux chaque jour, à mesure que le sang ralenti par les privations coulera plus vite dans ses veines.

\*  
\* \*

Le pessimisme dont certains font montre est négatif et stérile. Il empêche l'action. Seul l'optimisme est fécond et dynamique. Mais, bien plus, ce pessimisme est injuste. Il n'est pas étonnant que tout ne soit pas encore chez nous comme on le souhaiterait : la guerre avec le Japon arrêta la reprise de la vie dans le monde entier en bloquant contre le dernier ennemi toutes les forces disponibles. La fin de cette guerre est d'hier, et c'est à peine si l'effort de destruction commence à se relâcher, libérant les puissances constructives. Mais qu'on donne un peu de temps aux hommes de bonne volonté, et la machine du monde recommencera, comme disent les mécaniciens, à tourner rond. La France en bénéficiera une des premières, nous le savons aujourd'hui. Cela lui était bien dû, à elle qui a été une des premières pour tenir sa parole sur le rempart de la liberté. Oh ! sans doute nous mettrons longtemps à retrouver la prospérité et la puissance. Mais notre pays, jour par jour, se relève sensiblement, et l'on peut dire miraculeusement, si l'on songe à la profondeur de l'abîme où il était tombé.

Surtout qu'on ne se roule pas dans la délectation morose, qu'on n'essaie pas de se consoler individuellement de tant d'épreuves comme cela arrive à certains, par ce que j'appellerai la lucidité découragée. Il y a là une sorte d'égotisme qui mérite d'être qualifié de lâche dans sa subtilité : il consiste à tirer son épingle du jeu dans l'infortune en montrant ce qu'on croit être une clairvoyance impitoyable et qui n'est qu'une démission déguisée : on se met du côté du plus fort, celui de l'inévitable destin. On ne peut nier le destin, mais l'homme en face du destin n'est pas impuissant, et, comme certains hommes l'avancent, d'autres le font reculer. Nous avons eu un de ces hommes. A la France est rendue sa chance dans la grande compétition. Il ne dépend que d'elle qu'elle renaisse et reparte vers la grandeur.

\*  
\* \*

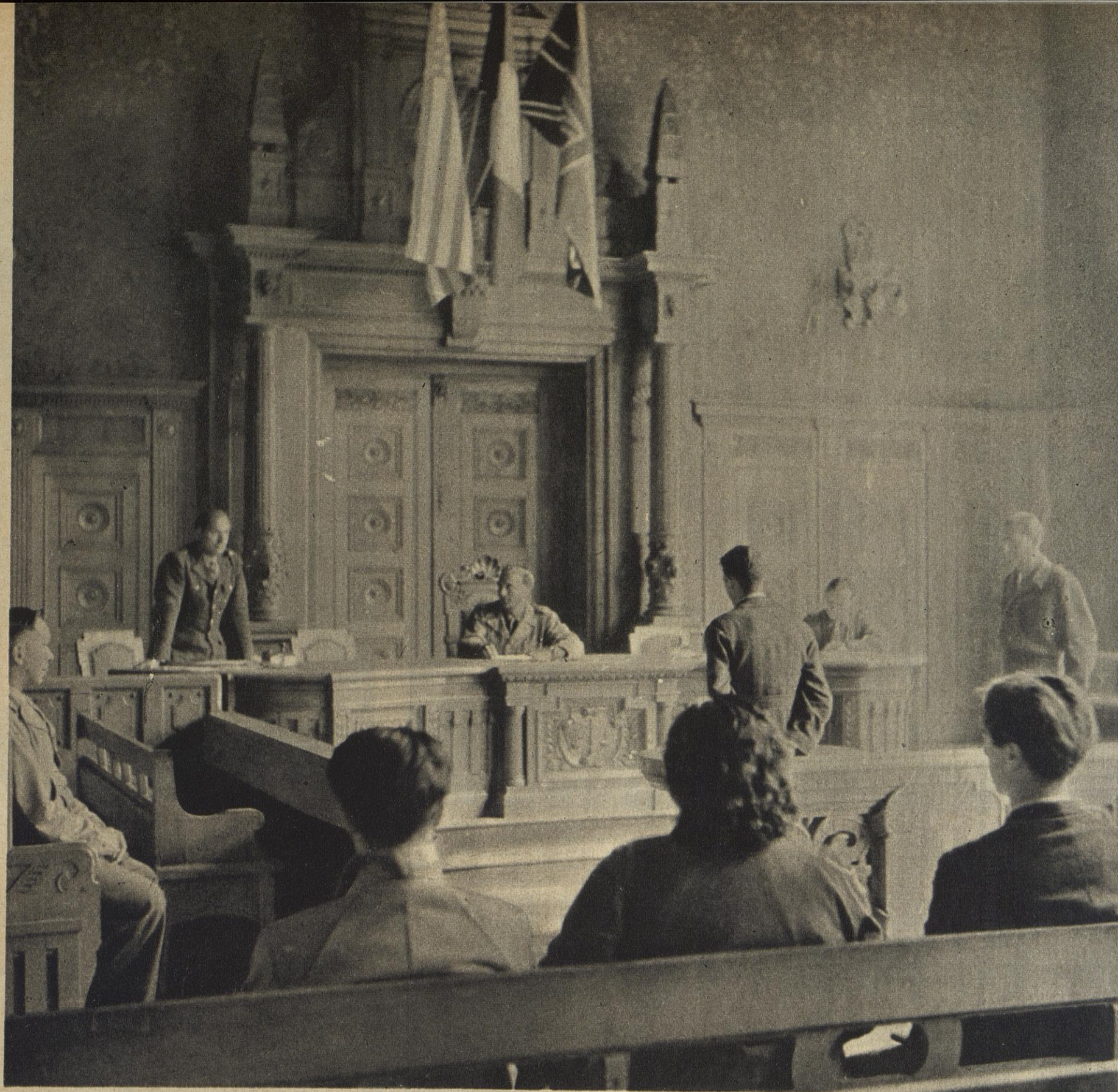
Rappelez-vous ; voici vingt ans, voici quarante ans, la France était en plein rayonnement de ses intelligences ; elle étincelait de tous ses génies, dont les feux croisés couvraient en tous sens l'espace spirituel. Partout chez nous, l'esprit roi, l'invention prospectant le futur ou créant le réel, l'humanité prenant conscience d'elle-même dans le cerveau de tel ou tel homme français : Pasteur ou Bergson, Debussy ou Clemenceau, Verlaine ou Poincaré, Renoir ou Lyauté, Zola ou Joffre, Foch ou Mallarmé, France ou Curie, Branly ou Monet. Quel autre pays pourrait ouvrir sous le ciel un tel éventail de gloires ? Et leurs successeurs avant-hier ou hier ne paraissent peut-être inférieurs que parce qu'ils étaient vivants et n'avaient pas encore été sacrés par la mort. L'apothéose de Valéry vient de nous prouver que nous avons parmi nous des demi-dieux avec qui nous fumions et plaisantions hier encore. En 1940, la France avait succombé en pleine vigueur de civilisation, en pleine production de phosphore, dans la force de son génie. Elle avait sombré comme ces grands transatlantiques qui coulent à pic dans les ténèbres, toutes lumières allumées.

\*  
\* \*

Et l'on croirait que c'est fini ?

Le fond de la mer a été pendant quatre ans un cimetière de nations naufragées : l'Autriche, la Pologne, la Tchécoslovaquie, le Danemark, la Norvège, la Belgique, la Hollande, la Yougoslavie, la Grèce, et, la plus grande, la plus glorieuse aussi, on peut le dire, la France. Mais, alors que les autres étaient à peu près engloutis par les ténèbres, ce vaisseau-là avait continué à luire étrangement dans les profondeurs de l'abîme. Autour de lui régnait une lumière mystérieuse, phosphorescence de son antique gloire et de son esprit impérissable ; et même, par moments, il sortait de son silence des cris étouffés, de ces cris irrépressibles qui se propageaient d'onde en onde et allaient étonner là-haut les vainqueurs. La voilà remontée à la surface, la vieille nef auguste. Fidèle à la devise de la capitale, elle flotte, et tous ses hublots voilés par quatre ans d'obscurcissement sont déjà illuminés. Laissez qu'elle s'oriente définitivement, qu'elle reçoive sa provision de charbon et de mazout, son content de vivres, qu'elle prenne sa vitesse : elle va rayonner à pleins feux, elle va recommencer à scintiller, à répandre sous le ciel plein de l'énigme divine ses multiples clartés humaines, et à reprendre, parmi les écueils et les mines, sa veille périlleuse — nous le savons plus que jamais aujourd'hui, — sa veille fatidique, à sa place, la première à la pointe du danger mais aussi de l'intelligence, dans la nuit à jamais orageuse du monde.





Un tribunal français en Allemagne. Les policiers allemands arrêtent eux-mêmes les coupables, mais rendre la justice incombe aux seuls occupants. Tout prévenu a droit à un avocat. Sous les drapeaux alliés, on voit ici, debout, à gauche, le procureur général réclamant le châtiement pour un coupable. Au premier plan, les témoins qu'on vient d'entendre.



**NOTRE COUVERTURE :**

Ce chef nazi, Emile Bauer, traité à la schlague tous les prisonniers ou déportés passant à sa portée. Aujourd'hui il est transformé en mannequin pour le dressage des chiens policiers français. Beaucoup de peur... mais aucun mal !

## Un grand reportage dans les prisons du Reich LES NAZIS PAIENT

**E**n Allemagne occupée, les prisons et les camps de concentration, pourtant nombreux, regorgent de monde. La plupart des grands chefs nazis ont été arrêtés dès le début.

Une vague de délation déferle sur le pays, permettant de découvrir, un à un, les derniers coupables. Ceux-ci durement traqués, ne trouvant aucun asile pour s'abriter (car chacun ne pense qu'à sa propre sécurité) viennent parfois, à bout de forces et de peur, se rendre d'eux-mêmes aux autorités d'occupation.

L'heure est venue pour eux de payer.

Pendant qu'on instruit leur procès, ils connaissent la solitude, les dures corvées et doivent se contenter d'une nourriture parcimonieuse.

Nul n'a le droit de les visiter.

Au bout de leur vie morne où ils remâchent la rancœur d'une défaite qui leur paraissait il y a quelques mois encore impossible, il n'y a qu'une vision : celle d'un peloton d'exécution.

Cependant, en attendant d'être jugés, ils sont traités humainement par ceux-là mêmes qui furent leurs victimes.

Qu'on n'aille pas croire que le fait, d'ailleurs assez rare, de prendre un chef nazi particulièrement cruel pour en faire, dûment matelassé, un mannequin d'entraînement de nos chiens policiers soit le comble de la cruauté, de la vengeance. L'homme sort de là sans une égratignure. Mais il a éprouvé une peur qu'on ne peut qu'estimer salutaire, une peur qui a montré cet ancien tortionnaire sous son véritable jour.

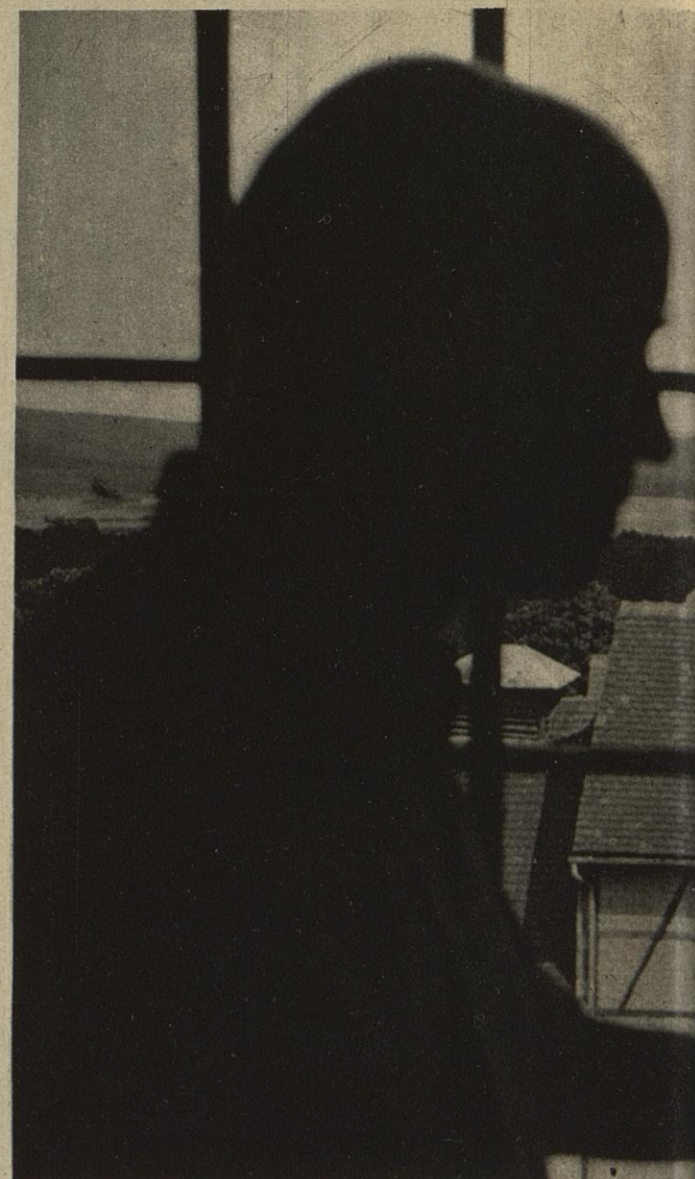
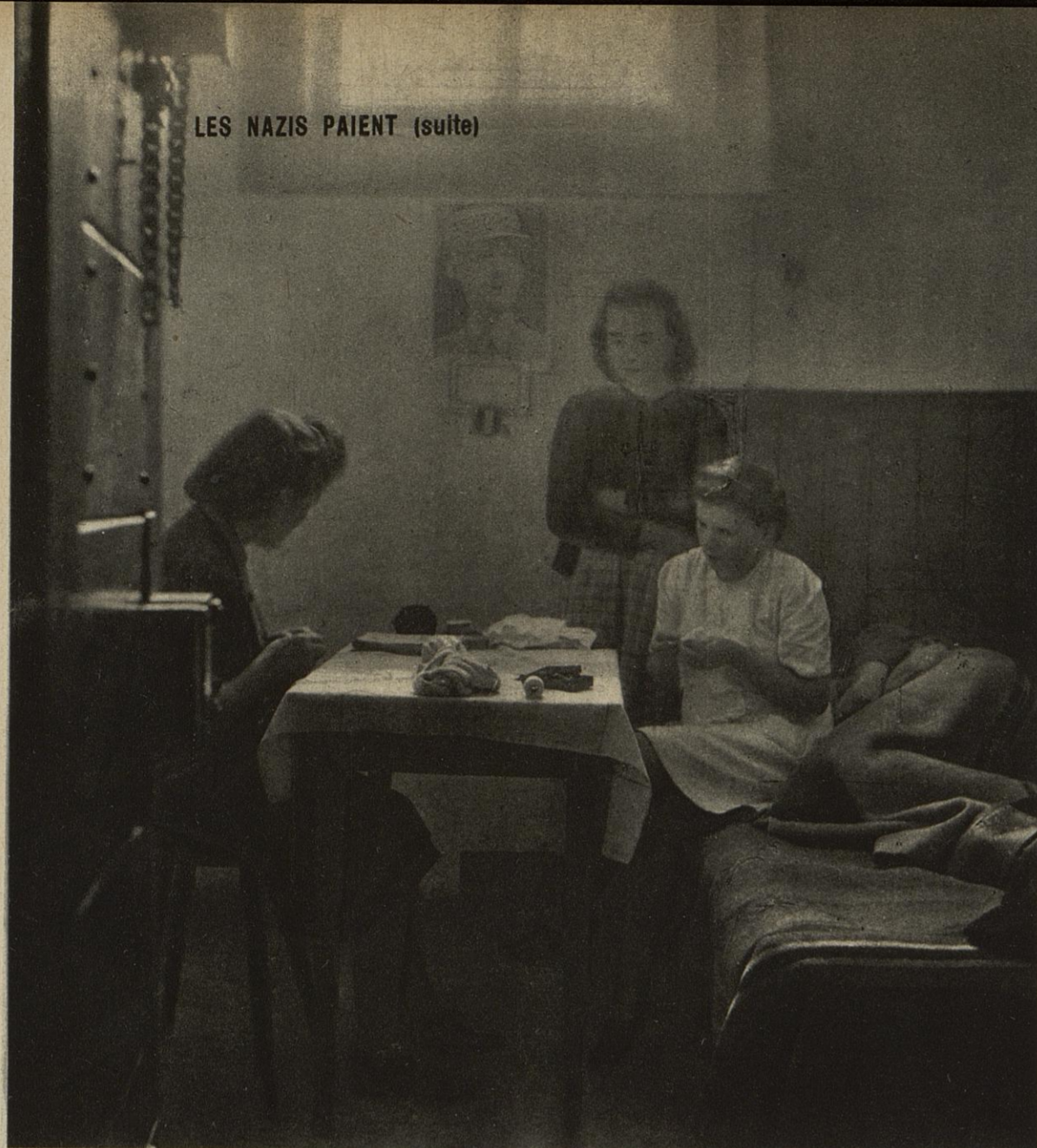
« Des justiciers et non des bourreaux », telle est la formule que les Français appliquent à l'ennemi vaincu.

(Reportage Michèle NICOLAI, photos Gaston PARIS.)





LES NAZIS PAIENT (suite)

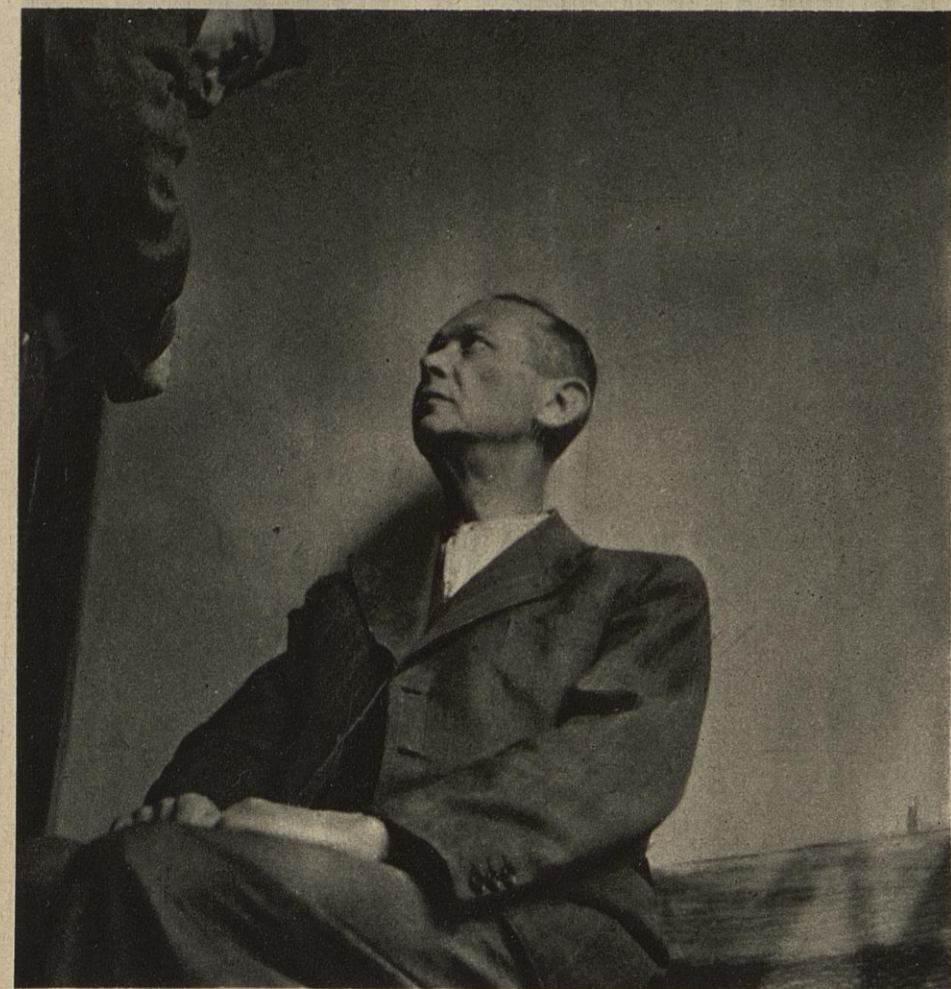


Dans cette cellule, quatre femmes sont réunies sous un portrait inattendu : celui du général de Gaulle, Gabrielle Chausson (à gauche) est Française et fut arrêtée par ordre de la sécurité publique. Annelise Walz (debout) fait partie de la Gestapo. Elle occupa Paris. C'est elle qui a mis au mur la photographie de Charles de Gaulle qu'elle admire ! Marguerite Baduel (assise de face) est également Française. Venue volontairement travailler en Allemagne, elle y épousa un milicien. Gertrude Wanis (couchée) est une Polonaise affiliée à la Gestapo. Elle est sur le point d'accoucher.

Fritz Paul, bourgmestre de Rottweil, contemple sa ville du haut d'une cellule. Propagandiste nazi de premier ordre il avait juré de mettre la cité à feu et à flammes lorsque l'ennemi approcherait et de se ruer sur celui-ci avec ses jeunesse hitlériennes. A l'entendre, en somme, Rottweil devait résister jusqu'à la mort et s'ensevelir sous

une montagne de cendres plutôt que de se rendre. Seulement à l'heure du danger, le fougueux bourgmestre fut le premier à décamper. On ne l'arrêta que le 14 juillet. Quand on le conduisit sous bonne escorte à la prison, solidement encadré par des soldats français, aucun de ses compatriotes ne lui accorda le moindre regard.

Karl Heinrich, baron von Neubronner, agriculteur et poète, vivait dans son château de Lichtemegg où il paraissait inoffensif. De temps à autre, il quittait sa résidence pour se rendre en Suisse. « Voyage d'agrément », murmurait-on autour de lui. En fait, le bonhomme faisait partie d'un réseau d'espionnage dont sa mère était le chef. C'était un fanatique hitlérien, ayant apporté son adhésion totale aux doctrines fascistes. Dans sa prison, entre deux corvées de finette, il écrit sans arrêt de mauvais poèmes. Le gardien allemand de l'établissement fait débiter ses vers à son propre compte.



Cet homme, le colonel Rudolph Pantelin, fut un de ceux qui nous terrorisèrent. Il portait un col et monocle. Officier de l'autre guerre, il occupa le Nord de la France où il fit exécuter de nombreux otages. Chef de recrutement de la Sarre en 1942, il envoya se battre des enfants, des infirmes et des vieillards. Dernièrement, son compagnon de cellule s'est pendu avec un caleçon.



Voici un curieux spectacle : six hommes en marche craquent une corvée de bois. Ces six hommes rentrent à la prison après avoir travaillé à la réfection des routes. Ce sont six Français. Nazis d'opinion, ils partagent le sort des nazis d'origine. L'appât de l'argent les a entraînés dans cette sordide aventure. Au premier plan, d'autres prisonniers font la corvée de bois. Celle-ci dure



sept heures consécutives avec une interruption d'une demi-heure. On remarque (de face, les manches de chemise retroussées) l'ancien maire de Rottweil, Fritz Paul, dont nous avons donné plus haut la photographie dans sa cellule et raconté les exploits. Aux dires de ses gardiens, Fritz Paul est un captif très docile. Mais il ne faut pas trop se fier à cette sorte de docilité !



Dans l'Allemagne d'aujourd'hui personne n'a été nazi, personne n'a jamais fait partie de la Gestapo. Tous les Allemands étaient contre Hitler. Ainsi cette femme qui pleure pendant qu'un officier français l'interroge. Elle faisait partie de la Gestapo. Mais, bien entendu, elle crie très haut son innocence, car elle n'a jamais rien fait, absolument rien fait, strictement rien fait.



LES NAZIS PAIENT (suite et fin)



NOUS SOMMES AU CAMP DE CONCENTRATION DE TURNHALE. TOUS  
LES PRISONNIERS Y ACCOMPLISSENT DES CORVEES, SAUF LES MALADES  
ET LES CRIMINELS DE GUERRE QUI N'ONT PAS LE DROIT DE  
QUITTER LE DORTOIR. DANS CE DORTOIR, LE SILENCE EST OBLIGATOIRE.





**Au Turnhalle**, dans une ancienne salle de gymnastique, 193 hommes et 14 femmes sont internés pour des motifs politiques. Ils reçoivent les mêmes rations que les civils : 100 grammes de pain noir par jour et, par semaine, 100 grammes de viande, un kilo de pommes de terre et 100 grammes de pâtes. Tous sont des nazis reconnus. Deux fois par jour, ils répondent à l'appel dans un impeccable garde-à-vous. Ces appels constituent, pour les femmes qui sont emprisonnées dans le baraquement du fond, les seules distractions qu'elles peuvent escompter. Autour du camp, des sentinelles montent nuit et jour une garde vigilante. La discipline intérieure est dure, mais humaine. Nous ne sommes ni à Belsen, ni à Dachau, ni à Ravensbrück. Il n'y a ici ni chevalets de torture, ni chambres à gaz, ni fours crématoires... Les Français sont des justiciers. Ils ne sont pas, ils ne seront jamais des bourreaux.



**Trois criminels de guerre** : le Dr Grundeler, médecin du camp, dirigeait vers des haras humains les jeunes hitlériens qu'il avait chargé d'instruire. Il voulait créer une super-race allemande. Son voisin, Arnold Dreyer, est un ancien bourreau responsable de la mort de vingt-cinq déportés. Le S.S. Burkhardt, à ses côtés, était garde dans un bain nazi.



**Cette fille**, qui tricote devant une affiche montrant un charnier découvert non loin de Rottweil et sous l'œil d'un soldat en armes qu'on voit de l'autre côté de la vitre, est gardée comme otage. Son père, un hitlérien nommé Metzger, n'ignore pas qu'elle est internée par sa faute. Mais il se cache toujours dans le Wurtemberg où il est recherché.



# LES ÉTATS-UNIS VEULENT DE NOUVELLES BASES DANS LE PACIFIQUE

mais ils doivent éviter l'hostilité des autres pays qui y possèdent des îles

par Waverley ROOT

New-York... septembre.

**Q**UAND la Sous-Commission du Comité des Affaires navales de la Chambre des Représentants des Etats-Unis déposa son rapport aux termes duquel les Etats-Unis devaient avoir certaines bases dans le Pacifique — et cela, sans considération des nations qui possèdent actuellement ces bases — il apparut que ce document ne constituait pas les conclusions personnelles d'un petit groupe de membres du Congrès. Il était l'image de l'opinion prédominante des milieux de l'Amirauté américaine et il était l'expression d'une ligne politique qui, si elle n'a pas été énoncée officiellement et ouvertement, est à la base de nombreuses actions américaines, sur le plan international, au cours de ces quatre dernières années.

Cette ligne politique n'a jamais été exposée publiquement. Il nous apparaît que le moment est venu de la porter devant l'opinion mondiale et de rechercher au grand jour quelles en seront les conséquences.

## LE PRIX DES BASES DU PACIFIQUE

Le Comité de la Chambre des Représentants a fait connaître que de nouvelles bases étaient nécessaires aux Etats-Unis : tout d'abord, celles du Japon, et il apparaît que les autres alliés ne feront pas d'objection à ce qu'elles reviennent à l'Amérique. Mais les visées américaines portent sur d'autres îles qui appartiennent actuellement à la Grande-Bretagne, à la France, à la Nouvelle-Zélande, au Portugal, au Chili et à la Hollande.

L'on se doit de reconnaître qu'aucun de ces pays n'envisage de gaieté de cœur de céder ses bases aux Etats-Unis. Dans les circonstances actuelles, les Etats-Unis sont placés pour leur forcer un peu la main. Mais, dans ces conditions, le prix de ces bases serait l'hostilité de sept nations.

Les Etats-Unis veulent ces bases pour accroître leur sécurité. Mais, en fait, l'hostilité d'une nation vient augmenter le potentiel ennemi et par conséquent est pratiquement la diminution de cette sécurité.

Avant de faire connaître leurs vues, les Américains feront donc bien de rechercher si le résultat de cette opération penchera en leur faveur, en se fondant simplement au point de vue sécurité.

Les Américains sont évidemment assez forts pour se passer du préjugé favorable d'une nation, mais il s'agit en la circonstance de sept nations. Si toutes avaient un certain ressentiment à l'égard des Etats-Unis, il s'ensuivrait un climat antiaméricain dont les conséquences pour le prochain avenir ne doivent pas être négligées.

## L'OCCIDENT EUROPEEN ET LA RUSSIE SOVIETIQUE

En ce qui concerne la Grande-Bretagne, l'alternative a deux branches. Il s'y dessine un fort mouvement en faveur d'une collaboration étroite avec les Etats-Unis. Mais un désaccord sur la question des bases du Pacifique pourrait retourner la situation et l'Angleterre pourrait être amenée à tourner ses regards vers la Russie, d'autant plus qu'une certaine sympathie politique se manifeste pour ce dernier pays, singulièrement, depuis que les travaillistes sont au pouvoir.

En France, le problème se pose de façon identique. La France tient à avoir d'harmonieuses relations avec les Etats-Unis, mais de même, si un désaccord survenait au sujet des bases, il ne serait pas exclu de voir la France se tourner vers la Russie.

La question est analogue pour la Hollande. Et la position de cette nation ne manquerait pas d'être suivie par la Belgique et par le Portugal. Le Portugal (au même titre que la France) influence l'Espagne.

Ainsi, la prise des bases du Pacifique pourrait avoir comme répercussion la naissance d'une zone antiaméricaine et prorusse qui s'étendrait sur toutes les côtes de l'Est de l'Atlantique et ne tarderait pas à faire tache d'huile sur tout le continent européen.

## DIVERGENCES DE VUES ENTRE L'ANGLETERRE ET LES ETATS-UNIS

Si des divergences de vues survenaient entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, l'Australie et la Nouvelle-Zélande ne suivraient pas l'Angleterre. Il apparaît qu'il en serait de même en ce qui concerne la position du Canada et celle du Chili.

On peut donc établir, dès à présent, quel serait le prix des bases du Pacifique et si les avantages qui en découleront valent ce prix.

## LES POSSESSIONS AMERICAINES DU PACIFIQUE

Examinons tout d'abord quelles sont les bases que les Etats-Unis possèdent ou sont en puissance d'avoir sans formuler de demande à ses alliés.

En commençant par Pearl Harbour, on voit que les Etats-Unis contrôlent les positions stratégiques de Midway, Wake, îles Marshall, Kwajalein, Eniwetok, Truk, Guam, Saipan, Iloilo et juste sous la côte sud du Japon les îles Bonin, Ryukus et Izu. Sur le flanc nord, ils ont les Aléoutiennes et les îles Kouriles du Japon.

Avec ces seules positions, les Etats-Unis peuvent entourer le Japon d'une étreinte de fer. Pourquoi risqueraient-ils de s'attirer l'hostilité de pays amis pour acquérir d'autres bases ?

Le point névralgique dans la chaîne des possessions américaines paraît être le trou qui existe entre les Etats-Unis et les îles Hawaï. Sur ce sujet, le rapport du Comité de l'Amirauté est demeuré secret ; il apparaît néanmoins que les visées américaines porteraient sur l'île de Pâques qui est une possession chilienne.

La prise des bases de cette région appartenant à l'Australie, à la Nouvelle-Zélande, au Portugal, à la Hollande, à la France et à la Grande-Bretagne n'ajouterait pas grand-chose à la puissance des Etats-Unis. Par contre, toute attitude qui pourrait être considérée par la population de ces régions comme un coup de force aurait pour résultante la création d'un état d'esprit antiaméricain qui serait très dangereux en cas de crise.

## DIPLOMATIE NECESSAIRE

L'opération sera donc pleinement bénéficiaire si l'Amérique parvient à occuper les points stratégiques en conservant l'amitié entière des actuels possesseurs des îles. Dans le cas contraire, ces bases constitueraient une arme à double tranchant qui pourrait se retourner contre les Etats-Unis au moment où, précisément, se justifierait leur utilisation.

## IL FAUT PARER A TOUTE AGRESSION

Mais, fait-on remarquer dans les milieux généralement autorisés, ce n'est pas seulement contre l'éventualité d'un retour agressif du Japon que l'Amérique doit se préserver.

L'île de Pâques peut être utile aux Etats-Unis en cas de difficultés avec l'Amérique du Sud, Guadalcanal est un point stratégique en face de la Nouvelle-Guinée et de l'Australie, les Nouvelles-Hébrides sont une base face à l'Australie, Timor est face à l'Australie également et aussi face aux Indes Néerlandaises, etc.

Il s'agit donc de savoir si l'Amérique tient à avoir des bases pour parer à toute agression, pouvant même venir de ses alliés actuels ou bien, si elle préfère continuer à conserver l'amitié de ces alliés ?

Il est certain que la déclaration aux termes de laquelle des milieux officiels des Etats-Unis envisageaient la possession de bases pour se préserver de ses alliés a fait, dans de nombreux pays, l'effet d'une bombe.

## LA BOMBE ATOMIQUE

En tout état de cause, l'invention de la bombe atomique semble rendre inutile l'acquisition de ces bases nouvelles que l'engin moderne détruirait rapidement. A moins que l'Amérique ne s'en tienne strictement à ses vues actuelles et qu'elle conserve pour elle-même le secret de la bombe atomique.

## UN RAPPORT EN QUATRE POINTS

L'Amirauté américaine déclare que les Etats-Unis ont des droits sur tous les points stratégiques du Pacifique, elle étaye son argumentation des quatre points suivants :

« 1° Au cours de la guerre entre les Etats-Unis et le Japon, ces bases ont coûté de nombreuses vies américaines. »

Il est facile de répondre à cet argument. Si l'on se fonde sur les pertes de vies humaines, l'Amérique serait alors en droit de demander une partie de la France sur le théâtre d'opérations de laquelle de nombreux Américains sont tombés. L'U.R.S.S., qui a fait le plus grand sacrifice d'hommes parmi les Alliés, pourrait revendiquer la possession de l'Allemagne. Et en suivant ce raisonnement, l'Allemagne, qui a enregistré de nombreuses pertes dans toute l'Europe, pourrait demander la possession du continent.

## L'AMERIQUE A INVESTI DE VASTES SOMMES DANS CES BASES

« 2° Dans l'établissement et dans l'équipement de ces bases, l'Amérique a investi des sommes importantes. »

Il me paraît également facile de répondre. Pour prendre un exemple, le fait d'avoir apporté des améliorations à un local loué confère-t-il au locataire un droit de propriété sur le local ? Je me dois de signaler ici qu'il y a deux ans un amiral qui me parlait des investissements qui avaient été consentis pour Guadalcanal me disait que l'installation était faite comme si les Américains entendaient demeurer sur cette base.

## QUI PEUT DEFENDRE LE PACIFIQUE ?

« 3° Le monde entier est dans la dépendance des Etats-Unis pour le maintien de la paix dans le Pacifique et dans tout l'univers. »

Il est évident que les Etats-Unis ont une place prépondérante dans le Pacifique, mais cette place ne leur confère nullement un droit de regard, voire de propriété absolue sur tout le Pacifique. Ici, il faut noter que si la participation de la Grande-Bretagne et de la France dans la bataille du Pacifique a été limitée, c'est sur le désir exprès de l'Amérique qui a signifié à ces deux pays qu'elle n'avait nul besoin d'eux dans cette lutte. On peut être amené à se demander aujourd'hui si la position de l'époque des Etats-Unis n'était pas conditionnée par la ligne politique qui se fait jour actuellement.

## LES PREFERENCES DES NATURELS DES ILES

« 4° Les naturels des îles préfèrent être gouvernés par les Américains. »

Cet argument est une criante contre-vérité. Les naturels des îles n'entendent rien aux questions de politique et de domination étrangère. Ils ne connaissent rien ni de l'Amérique, ni des autres nations. Je citerai pour exemple la question posée par un naturel à un soldat américain. Il lui demandait quelle était la distance en canoë de l'île dont il venait de celle dans laquelle il venait de débarquer.

Et si le point de vue américain était admis dans la circonstance, il faudrait alors reconsidérer la question des Sudètes lorsque Hitler déclarait qu'ils étaient d'appartenance germanique.

## LA QUESTION DE NOUMEA

Les membres du Congrès américain notent, parmi les bases stratégiques qui leur sont indispensables, Nouméa.

Si l'on veut s'en tenir aux quatre points qu'ils donnent eux-mêmes pour justifier les prises qu'ils veulent faire, il est aisé d'apporter à ces points les réponses suivantes :

1° Nouméa n'a occasionné la perte d'aucune vie américaine.

2° Le Gouvernement américain a nettement signifié en temps utile que les dépenses qu'il faisait à Nouméa ne lui conféraient aucun droit. Il a pris l'engagement de quitter Nouméa après la cessation des hostilités et des accords ont été pris en ce qui concerne les investissements faits par les Américains.

3° Au moment précis où la France donna aux Etats-Unis cette position, il n'était nullement question de la prédominance de l'Amérique sur le Pacifique. On peut même dire qu'après le désastre de Pearl Harbour la jouissance de Nouméa représentait pour les Américains un des éléments indispensables à leurs futurs succès.

4° Il est incontestable que les Américains ont produit une bonne impression sur les habitants de la Nouvelle-Calédonie, mais il est incontestable que pour différentes raisons, dont l'une des principales peut être les méthodes de travail qui ne sont pas les mêmes, les naturels préfèrent être administrés par la France.

La position des natifs de Nouméa éclaire d'un jour cru les déclarations des Américains quant aux naturels des îles.

## L'IMPERIALISME AMERICAIN

En ce qui concerne la base de Nouméa, on peut dire que les prétentions américaines ne sont nullement justifiées et si l'on veut s'en tenir à leurs quatre points et aux conséquences de leur application, un mot vient au bout de la plume.

Il nous faut bien l'écrire et ce sera là notre conclusion. Ce mot, c'est l'IMPERIALISME...

Copyright by Opera Mundi and « le Monde illustré ».





AUTOUR DE LA TABLE RONDE DE LANCASTER HOUSE SE SONT RENCONTRES LES MINISTRES DES AFFAIRES ETRANGERES D'ANGLETERRE, D'AMERIQUE, DE FRANCE, DE RUSSIE ET DE CHINE.

# LA CONFÉRENCE DES "CINQ" A LONDRES



VOICI, AUTOUR DE LA TABLE DES CONFERENCES, LES MEMBRES DE LA DELEGATION CHINOISE.



M. BIDAULT, MINISTRE DES AFFAIRES ETRANGERES, AU CENTRE DE LA DELEGATION FRANÇAISE.



M. JAMES BYRNES (au centre), MINISTRE D'ETAT DES ETATS-UNIS AUX AFFAIRES ETRANGERES.



M. JAMES BYRNES CONVERSE AVEC M. BEVIN, SECRETAIRE ANGLAIS AUX AFFAIRES ETRANGERES.



# LES NATIONALISATIONS

par Henri RIBIÈRE

*La campagne électorale vient de s'ouvrir. C'est surtout le referendum et les réponses qu'il peut comporter, ainsi que le régime électoral qui semblent pour le moment tenir la vedette. Le Monde Illustré voit cependant plus loin. Nous savons, tous les Français savent, que des travaux de la Constituante dépendra en grande partie le destin de la France : que sera la République de demain, comment ses institutions doivent-elles fonctionner, quelles sont les réformes qu'elle doit entreprendre pour qu'à l'enthousiasme de la Libération ne succèdent pas l'indifférence et l'apathie si favorables à toutes les aventures ? Nous avons demandé à des représentants éminents de toutes les tendances politiques de nous donner leurs points de vue à ce sujet. Nous en commençons aujourd'hui la publication dans notre « Tribune libre d'une France libre ».*

Le « Conseil national de la Résistance » dans son programme du 15 mars 1944, diffusé dans tout le pays malgré l'occupation allemande, prévoyait parmi les « mesures appliquées dès la libération du territoire », « afin de promouvoir les réformes indispensables », « le retour à la nation des grands moyens de production monopolisés, fruit du travail commun, des sources d'énergie, des richesses du sous-sol, des compagnies d'assurances et des grandes banques ».

Il laissait au Gouvernement provisoire de la République le choix de décider des modalités, des conditions de ce retour à la nation après en avoir délibéré — ce qui n'était pas indiqué, mais ne pouvait pas ne pas être sous-entendu — avec l'assemblée qui serait réunie dès la Libération où siègeraient des « représentants d'organisations de résistance, des centrales syndicales et des partis ou tendances politiques », l'Assemblée consultative actuelle, à défaut d'Assemblée élue par le peuple.

Les espoirs du « Conseil national de la Résistance » ont, malheureusement pour le pays, été en grande partie déçus. Malgré les efforts méritoires de l'Assemblée consultative pour que le programme du C.N.R. reçoive rapidement une application substantielle sinon totale, les quelques nationalisations « autorisées » par le Gouvernement provisoire : les Houillères du Pas-de-Calais (ordonnance du 13 décembre 1944) ; les usines Renault (ordonnance du 16 janvier 1945) ; la Société anonyme des moteurs Gnome et Rhône (ordonnance du 29 mai 1945) ne sont en réalité que de timides tentatives. Réalisées pour des motifs différents par des moyens différents, elles sont justiciables de modifications, d'améliorations.

Rappelons qu'avant la guerre, la dernière, diverses nationalisations avaient été réalisées par le Gouvernement du Front populaire à la direction socialiste telles que celles des industries de guerre (loi du 11 août 1936) concernant les Sociétés Brandt, Hotchkiss, des ateliers de Normandie, des ateliers de chars Renault, de la Société Schneider, etc., etc.

Toutes les réformes de l'Etat seraient vouées à l'échec le plus certain si elles n'étaient précédées d'une nationalisation des industries-clés telles qu'elles sont définies par un projet de la C.G.T., datant d'une dizaine d'années et indiquant comme nationalisations les plus urgentes à réaliser celles du crédit, des assurances, de l'électricité, de la sidérurgie, des houillères et de la grande industrie chimique.

Alors que nous sommes à la veille de donner à la France une nouvelle constitution, il est logique et normal de procéder aux nationalisations les plus essentielles, non pas pour « exproprier, réquisitionner, socialiser à tour de bras », mais pour créer le climat économique et financier nécessaire à la mise en marche immédiate de la nouvelle constitution.

Pourquoi nationaliser ? Il est incontestable que la puissance des grands groupements financiers des « industries-clés » des transports, des assurances est telle qu'elle met à la fois en péril l'indépendance des citoyens d'une nation et cette nation elle-même. Le premier but à atteindre est donc d'abattre ces « trusts ». Il y a également d'autres raisons, particulièrement les raisons morales. Il ne faut plus permettre que des bénéfices scandaleux soient réalisés par quelques-uns dans leur seul intérêt. Intérêt personnel qui le plus souvent s'oppose à celui même du pays. Il faut mettre fin aux abus que l'on a pu constater dans l'exploitation de services publics dont les dirigeants sont communs à de nombreuses entre-

prises et forment ainsi un véritable Etat dans l'Etat. Il ne faut plus permettre de récidiver à certains dirigeants de trusts qui, par leur action et leur propagande, ont préparé la défaite de juin 1940 et ont profité de cette défaite pour réaliser des super-bénéfices en se mettant au service de l'occupant. Il faut éviter que la presse ne reste à la disposition des puissances de l'argent ; il faut empêcher ces puissances d'exercer sur les dirigeants du pays et les pouvoirs publics une action néfaste, souvent contraire aux intérêts du peuple et de la nation. Il est d'autres raisons techniques, celles concernant l'intérêt même du citoyen devant lequel doivent s'effacer les intérêts particuliers et en général partout où le capitalisme français et trop souvent étranger exerce ses méfaits.

Avant même d'avoir été l'objet de réelles applications, la conception classique des nationalisations est déjà périmée ; quand les idées sont en marche, les hommes eux-mêmes sont impuissants à les arrêter et même à les freiner. Dans sa conception actuelle, la nationalisation équivaut à une étatisation où le bureaucratisme risque d'être roi. La substitution d'un organisme d'Etat à une gestion privée ne suffisant pas toujours à apporter au pays toute garantie quant aux bénéfices que les citoyens pourraient retirer d'une telle transformation. La « socialisation » présente l'avantage de faire participer directement à la gestion des entreprises socialisées les travailleurs eux-mêmes dans des comités où auraient accès également des techniciens, des représentants des ministères et des élus de la nation.

La « socialisation » permet de laisser à chaque secteur d'industries ou d'entreprises une autonomie aussi large que possible sur les plans administratif, commercial et technique.

La socialisation prévoit également d'indemniser de façon équitable les expropriés.

Il est bien entendu que dans les cas de trahison les confiscations seront pures et simples, sans que les possédants puissent prétendre à quelque indemnité que ce soit. Un ordre d'urgence a été établi aussi bien par la C.G.T. que par les différents partis politiques partisans des nationalisations ou socialisations qui se sont penchés sur ce grand problème. Les banques, pour empêcher que se constitue périodiquement pour des intérêts particuliers le fameux « mur d'argent », les assurances dont les sources de profits constituent un véritable scandale, l'électricité qui constitue les sources principales de l'énergie motrice du pays, les houillères, mines, transports, les grosses industries de transformation et l'industrie chimique, il faudra là procéder par palier, s'attaquer pour commencer aux principales entreprises : celles qui constituent en fait les industries-clés du pays.

Beaucoup de temps a été perdu depuis la Libération, il appartient à l'Assemblée constituante de le rattraper. Le problème est encore plus vaste que d'aucuns se l'imaginent. Ce n'est pas le bien-être du pays qui en dépend, mais encore sa liberté.

L'Angleterre est, elle aussi, devant les problèmes des nationalisations. Le Trade Union Congress (T.U.C.) de 1939 a posé les principes des nationalisations en Angleterre. Le Congrès de Blackpool de 1944 en a précisé les modalités d'application pour l'après-guerre.

La nationalisation en Angleterre pose surtout un problème d'opinion publique : tout le monde doit comprendre que l'opération demandée est exigée par l'intérêt supérieur de l'Empire.

Toute la richesse de l'Angleterre, toute son économie a pour base essentielle la houille. Or, l'industrie charbonnière est une des plus archaïques, la seule qui, d'après l'aveu du « Times », journal conservateur, n'ait pu augmenter sa production pendant la guerre. Ses dirigeants, par leur mauvaise volonté ou leur incompétence, ou leur impuissance, se sont vus blâmés par la quasi-unanimité de l'opinion anglaise. C'est pour toutes ces raisons que le gouvernement anglais commence par nationaliser l'industrie charbonnière.

D'autres mesures suivront.

Elles sont et seront bien accueillies par le peuple anglais qui y voit beaucoup plus qu'une mesure anti-capitaliste, une utilité nécessaire pour le bien-être de tous.

H. RIBIÈRE.

## LA VIE DES MINEURS

A la suite de l'article sur « La vie difficile des mineurs français », paru dans notre numéro du 18 août dernier, nous avons reçu une lettre de M. A. de La Ruffie, directeur-délégué des Houillères nationales du Nord et du Pas-de-Calais. Notre souci d'impartialité nous fait un devoir de reproduire ci-dessous cette lettre *in extenso* :

« Monsieur le Directeur général,

« Je viens de lire l'article que vous avez consacré dans le numéro du « Monde Illustré » du 18 août à la vie difficile des mineurs français et qui résume une enquête faite récemment à Bruay-en-Artois.

« Je tiens à vous adresser immédiatement ma protestation contre certaines allégations contenues dans cet article et qui sont absolument contraires à la vérité.

« Il s'agit d'abord de l'utilisation des prisonniers de guerre allemands : jamais ces derniers n'ont été descendus dans la mine et parqués, comme l'écrit votre rédacteur, dans une galerie sans travailler. Le groupe de Bruay occupe actuellement 3.800 prisonniers de guerre allemands qui sont répartis entre les différents sièges du groupe et dont la presque totalité est employée dans les chantiers du fond quoique n'ayant jamais exercé précédemment le métier de mineur. Tous ont été astreints à un travail effectif et productif ; d'ailleurs, personne, ni parmi les ouvriers, ni parmi la maîtrise, n'aurait toléré, dans les circonstances actuelles, qu'ils restassent inactifs.

« Il s'agit ensuite d'un « soi-disant » manque de pelles.

« Je puis vous certifier, d'une part, que dans aucun chantier des ouvriers ne souffrent du manque de pelles ; et que, d'autre part, l'allégation du maintien d'un stock de 600 pelles autrefois réservées aux besoins de la Défense Passive est entièrement fautive.

« En tant que responsable de la production du groupe de Bruay des Houillères Nationales, je demande à votre rédacteur, dont je regrette de ne pas avoir connu la présence au cours de son enquête, de revenir à Bruay où il pourra se rendre compte personnellement de la réalité des faits tant en ce qui concerne l'utilisation des prisonniers de guerre que de l'approvisionnement en pelles.

« J'ajoute que, au moment où tous les efforts convergent pour l'augmentation de la production de charbon, il est profondément regrettable qu'un article qui montre par d'aussi belles photographies la vie réelle et dure du mineur tende, par un texte contenant des erreurs aussi graves, à jeter le discrédit sur les cadres et la direction des Houillères Nationales.

« Je fais appel à votre courtoisie pour donner une suite à votre article du 18 août et redresser les erreurs qu'il est de mon devoir de vous signaler.

« Veuillez agréer, Monsieur le Directeur général, l'expression de mes sentiments très distingués. »

« Le Directeur délégué :  
A. de LA RUFFIE.





PORTANT LES COULEURS DE LA « VILLE D'ATH » QU'ELLE SYMBOLISE, « MAM'SELL VICTOIRE » DEFILE MAÏESTUEUSEMENT.



«SAMSON» (4 M. 10, 90 KILOS), EST L'EMBLEME DE LA COMPAGNIE DES CANONNIERS-ARQUEBUSIERS DONT IL PORTE LE COSTUME.

## LES GÉANTS DE BELGIQUE ont retrouvé leur gaité

La petite ville d'Ath, en Belgique, vient de retrouver, dans le quatrième dimanche du mois d'août, son traditionnel et célèbre cortège fait de géants plusieurs fois centenaires, dont l'origine se perd, ou presque, dans la nuit des temps.

À la différence de beaucoup de cortèges historiques, dont le propre est de défiler en silence entre deux haies de curieux, celui d'Ath est des plus brillants et des plus animés. Accompagnés par d'innombrables musiques, les fameux géants, Goliath, Mme Goliath, Ambiorix, Samson et Mam'sell Victoire dansent, malgré leur taille et leur poids, avec une légèreté et une aisance surprenantes, au grand enthousiasme des milliers de spectateurs — nos amis belges sont friands de ces farces au caractère burlesque et bon enfant — accourus assister à la fête.

Le plus fameux des géants, « Goliath », haut de 4 m. 20, ne pèse pas moins de 120 kilos. Il porte une cuirasse, une massue garnie de pointes, une épée et un casque surmonté d'un dragon. Il fait partie du cortège depuis l'an 1486 !

Son épouse, « Madame Goliath » (qui ne lui fut adjointe qu'en 1715), mesure 4 mètres de haut et pèse 116 kilos.

Le samedi qui précède la fête, les épousailles de ces deux géants fournissent déjà un prétexte à la joie générale. La cérémonie se déroule devant le portail de l'église Saint-Julien, en présence des prêtres chantant des vêpres solennelles et des autorités municipales, bourgmestre en tête. Lorsqu'elle est terminée, les deux époux sont autorisés à échanger leur premier baiser. Après quoi, la population les accompagne vers la Grand-Place où ils se mettent à danser, malgré les avatars que leur fait subir le nain David, armé d'une pierre.

Une « Brabançonne » bien enlevée salue finalement la victoire du géant et clôture cette première journée de fête.

Au défilé du lendemain apparaissent les autres géants : Ambiorix, à la tête recouverte d'une peau de bête, portant un arc et un carquois et qui pèse quelque 129 kilos ; Samson, attribut et emblème d'une compagnie de canoniers-arquebusiers, figurant dans le cortège depuis des siècles ; Mam'sell Victoire, enfin, qui symbolise la cité d'Ath dont elle porte les couleurs en même temps qu'elle arbore sur sa tête une couronne crénelée rappelant l'importance stratégique de la ville de la fin du XII<sup>e</sup> au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

Des personnages costumés, des chars fleuris, des musiques complètent l'amusant et pittoresque cortège. Et les réjouissances s'achèvent — fait appréciable en ces temps de restrictions — par la dégustation d'immenses tartes qui sont, comme cette joyeuse fête, une des spécialités de la cité.

Reportage G. CHAMPROUX.



« GOLIATH », DEVENU LE TOTEM DES ATHOIS, PRECEDE DANS LE CORTEGE « MADAME GOLIATH », SA SYMPATHIQUE EPOUSE.



VOICI LE GEANT « AMBIORIX », QUI A REMPLACE « TIRANT ».



# A L'ÉCOUTE DU MONDE

## Les soucis du président Truman

Le message au Congrès du président Truman est révélateur des inquiétudes que lui causent les problèmes intérieurs d'après guerre. Hanté par le souvenir des crises qui succèdent aux années de superprosperité consécutives à la précédente guerre mondiale, il se préoccupe essentiellement d'éviter aux Etats-Unis le retour de cette ère de folie et de catastrophes. Il ne veut pas revoir le cours des valeurs à Wall Street s'effondrer de 89 0/0, les échanges commerciaux tomber de 9.640 millions de dollars à 2.934; le chômage éprouver 13 millions d'ouvriers; la faillite écraser 10.000 banques; la saisie judiciaire s'abattre sur 800.000 fermes, ainsi qu'il arriva en 1929 au pays le plus riche du monde, créancier de 350 milliards gelés à l'extérieur, dans lequel, paradoxalement, à force de prodigalités et d'abus des moyens de crédit, chacun finit par s'endetter tout en gagnant beaucoup d'argent.

Le problème de nos jours consiste à accroître la production pour donner du travail à tout le monde, à augmenter le pouvoir d'achat tout en prévenant la hausse des prix, à lutter contre la misère éventuelle des uns et l'enrichissement scandaleux des autres, contre les revendications des syndicats et les accaparements des trusts et, par-dessus tout, *last but not least*, à combattre un état d'esprit spécifiquement américain que la victoire n'a pu qu'exalter.

Sans entrer dans le détail des propositions initiales que le président Truman recommande à l'approbation du Congrès, il est intéressant d'observer que certaines d'entre elles sont inspirées de préoccupations sociales jusqu'alors ignorées des dirigeants américains. C'est ainsi qu'est demandé d'urgence le vote d'allocations de chômage et, pendant la période de « reconversion », l'arbitrage des conflits du travail. Il est à présumer que suivra l'adoption de mesures de prévoyance sociale qui, jusqu'alors, étaient laissées à l'initiative des Etats et, généralement, des employeurs, plus soucieux de « moraliser » leurs employés dans la détresse que de les aider à se nourrir.

Sans doute, le président Roosevelt avait-il déclaré en 1933 que « sous aucun prétexte les intérêts matériels ne devaient avoir le dessus sur les libertés humaines », et un certain nombre de lois avaient-elles sanctionné cette profession de foi, mais, comme l'a dit André Siegfried, les Américains sont toujours prêts à voter, par amour du progrès, une loi nouvelle, quitte ensuite à ne pas l'appliquer. On en pourrait citer de multiples exemples, telles les lois *antitrusts* qui n'ont pas empêché, en dépit de leur sévérité, les monopoles et les *holdings* de fleurir et de s'étendre « jusqu'à mettre en péril le principe de la propriété privée ». Car, au-dessus de la loi s'est dressée l'interprétation des tribunaux qui en dénatura l'esprit. La jurisprudence admit ainsi que, bien que contrôlant 90 % de la fabrication des chaussures, l'*United Shoe Machinery* n'était pas une coalition, que la *Standard Oil* n'était pas une coalition « indue », et que les prescriptions de la loi n'étaient pas faites pour les affaires « affectant l'intérêt général », formule dont l'élasticité permit de l'appliquer à une foule de grandes entreprises.

Telles sont les conséquences de cet « état d'esprit », de ces habitudes invétérées auxquelles peuvent se heurter, aujourd'hui comme hier, les meilleures intentions et les plus sages résolutions. On ne peut les supprimer d'un trait de plume, et la tâche du président Truman en apparaît d'autant plus rude.

## Tanger, l'Espagne et nous

Considérez une carte: vous y lirez le destin de Tanger. Avant-poste africain sur l'Europe et tête de ligne européenne de pénétration en Afrique, position stratégique commandant, face à Gibraltar, l'entrée de la Méditerranée, Tanger se classe, au même titre que Suez, au nombre des passages à la fois les plus fréquentés et les plus convoités du monde.

Les Etats-Unis la considèrent comme une position-clé de la défense de leur hémisphère; l'Angleterre, comme une des sentinelles maîtresses de la route des Indes; la France, comme une pointe vers son Afrique du Nord; l'U.R.S.S., comme un verrou lui fermant, par le sud, l'accès de l'Atlantique; l'Italie, comme une barre capable de l'embouteiller; l'Espagne, enfin, comme un poignard planté dans ses possessions marocaines.

Supposez un instant que Tanger tombe aux mains d'une puissance impériale, cette puissance pourrait à son gré fermer à l'Occident tout le bassin méditerranéen.

C'est en prévision d'un tel péril que les « Grands », comme on dit aujourd'hui, étaient tombés d'accord pour décréter que, ne devant être à personne, l'administration de Tanger serait attribuée à tout le monde, c'est-à-dire internationalisée. Cette résolution d'intérêt collectif, approuvée en principe à la Conférence d'Algésiras, le 7 avril 1906, fut discutée dans ses détails à la Conférence de Londres qui, ouverte en 1913 et interrompue par la guerre, fut reprise à Paris en 1923 et aboutit à l'adoption du Statut international.

Neutralisé au point de vue militaire, le territoire de Tanger fut doté, sous la souveraineté du sultan, d'une autonomie judiciaire et administrative contrôlée par les représentants des puissances signataires de l'Acte d'Algésiras. Cependant, par le fait que le sultan du Maroc est lui-même protégé français, la France a toujours occupé dans la zone de Tanger une situation privilégiée, une sorte de position de *prima inter pares*. L'Angleterre, qui s'en inquiétait, nous surveilla; l'Espagne, qui ne l'acceptait que contrainte et forcée, nous jaloussa.

Cependant le régime du Statut, tout d'abord adopté pour douze ans, prorogé en 1935, pour une autre période de dix ans, fonctionna très régulièrement jusqu'en juin 1940. S'autorisant alors de la défaite de la France et des embarras de l'Angleterre, le général Franco déchira le pacte unilatéralement, occupa la place de Tanger, y supprima le contrôle international, releva de leurs fonctions les conseillers anglais et français du *Mendoub* (délégué du Sultan), expulsa le *Mendoub* en personne, réinstalla dans le propre palais de ce dernier le consulat d'Allemagne et son cortège d'espions, et consumma son œuvre, au début de 1943, par l'incorporation de Tanger aux territoires du Rif d'obédience espagnole. Tandis qu'il affirmait ses prétentions au protectorat du Maroc et, au delà du Maroc, de l'Islam: « L'Espagne, déclara-t-il alors, forgera la grandeur du peuple marocain pour qu'il puisse être un jour le pôle des autres peuples islamiques ! »

A l'époque, l'Espagne de Franco croyait à la victoire allemande, de même que l'Italie, lorsqu'elle nous déclara, *in extremis*, la guerre. L'Italie a payé. L'Espagne doit payer à son tour.

En ce qui touche à notre sujet, la récente Conférence de Paris, dont les Espagnols furent exclus, a riposté comme il convenait en faisant sommation à l'Espagne d'évacuer la zone de Tanger, en remettant en vigueur le statut de 1923 et en rétablissant l'autorité française dans ses droits et ses prérogatives.

Acte de prompt et saine justice, qui ne sera pas sans retentir, en faveur de la France, dans l'Afrique du Nord tout entière !

## Transferts de populations

Les transferts de populations, dont le principe fut admis à Potsdam, posent un très grave problème social. Sans doute l'histoire mentionne-t-elle de fréquentes migrations de peuples; jamais, pourtant, elles n'ont porté sur des masses aussi considérables que celles dont le déplacement est aujourd'hui envisagé: on parle de 37 millions d'hommes.

La politique de cohésion raciale et nationale s'oppose ici nettement aux principes du droit naturel, et il y a quelque chose de barbare, comme l'a dit S. S. Pie XI, à déraciner de telles masses « de leurs maisons, de leurs églises, de leurs cimetières, de la terre fécondée par le travail de leurs ancêtres ».

La situation des populations du Tyrol et du Vorarlberg, actuellement zone française de l'occupation en Autriche, apparaît doublement émouvante si l'on songe que nombre d'entre elles ont été déjà déplacées à la suite des accords conclus pendant la guerre entre l'Allemagne et l'Italie. En partie rattachées au Reich, en partie refoulées dans la péninsule, ces populations n'ont jamais tourné leur regard que vers la Suisse, en ce qui concerne le Vorarlberg, vers une Autriche indépendante et vers l'Italie en ce qui concerne le Tyrol.

Un exemple, sans doute, de minime importance, mais exemple quand même de la difficulté matérielle de concilier le principe de la sécurité politique avec le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

## Mieux vaut tard...

Depuis une cinquantaine d'années, l'Australie n'a cessé de pratiquer la politique démographique la plus imprévoyante et la plus folle. Quatorze fois grande comme la France et peuplée de six millions d'habitants seulement, elle s'est obstinément fermée à toute espèce d'immigration, même de pure origine anglaise. Ses législateurs avaient, à cet égard, imaginé une réglementation certainement unique dans l'histoire, en vertu de laquelle les autorités préposées au contrôle des entrées avaient la faculté d'imposer à tout étranger débarquant dans le pays, fût-il touriste, fût-il Anglais, une dictée de cinquante mots dans une langue européenne quelconque, et, bien entendu, de leur choix.

J'ai vu ainsi arriver à Sydney six chapeliers anglais dont on exigea une dictée en turc et qu'on ne laissa pas même descendre du paquebot. Ils étaient pourtant en possession d'un contrat d'engagement contresigné à Londres par la Commission australienne, mais les syndicats nationaux, hostiles à toute concurrence, prétendaient n'avoir pas besoin d'eux. J'ai vu aussi le sultan de Johore, protégé britannique, voyageant pour son seul plaisir, retenu pendant plus de huit jours à bord de son yacht, et qui ne put débarquer ensuite que sur l'énergique mise en demeure du gouvernement métropolitain. Quant aux ordi-

naires citoyens de race jaune, ils n'étaient pas même tolérés sur les bateaux admis aux escales du continent !

Cette politique étroite aboutit à ceci que la population australienne, d'ailleurs en grande majorité absorbée par les villes du littoral, resta numériquement incapable d'assurer au pays son développement normal, incapable également — l'événement l'a prouvé — de répondre de sa défense. L'épreuve de cette insuffisance lui a enfin ouvert les yeux, d'où la récente création d'un ministère de l'Immigration et le projet déposé par son premier titulaire, M. Calwell.

« L'Australie désire et accueillera de nouveaux citoyens en bonne santé, décidés à devenir de bons Australiens d'adoption, dit son exposé des motifs. La guerre du Pacifique a appris aux Australiens qu'ils ne pouvaient protéger leur continent s'ils ne sont beaucoup plus nombreux. » Et le ministre a décidé que la plus large publicité serait faite dans toute l'Europe et spécialement en Angleterre, à un premier appel relatif à l'immigration de 50.000 orphelins de guerre, considérés avec raison comme aisément assimilables.

Tout cela est sage, tout cela est bien, mais tout cela ne vient-il pas très tard ? M. Calwell, lui-même, l'a froidement observé lorsqu'il a souligné la difficulté d'obtenir, d'une Europe à natalité décroissante et dépeuplée à la suite de la guerre, une immigration substantielle à laquelle, au surplus, les Etats n'apporteront guère d'encouragements.

Mieux vaut tard que jamais, sans doute, mais la recherche du temps perdu n'a jamais remplacé la poursuite de chaque chose en son temps.

## A propos de l'unité chinoise

« La Chine est un pays charmant... » mais, au fait, est-ce bien un pays ? L'unité politique de la Chine n'a jamais existé dans l'histoire que pendant de courtes périodes. D'autre part, son unité d'âme, fondée sur le confucianisme, a été un fait incontestable, mais, ébranlée par les doctrines modernes, semble perdre chaque jour de sa force. Tandis que l'ancienne Chine apparaissait figée dans son immobilisme et dans un aveugle attachement à ses traditions millénaires, la Chine nouvelle, entichée de modernisme, ayant pris en horreur ce qu'elle traite dédaigneusement d'« antique », est agitée, remuante et énervée. Parce qu'elle a répudié son passé, parce qu'elle est inapte, selon la formule japonaise énoncée par Okakura Kakuro, « à accueillir les choses nouvelles sans sacrifier les anciennes », elle ne peut concevoir de bâtir sa vie nationale autrement que sur une table rase.

Par l'immensité de son territoire, le mélange de ses peuples, la variété de ses langages et la divergence de ses conditions sociales, la Chine a beaucoup plus le caractère d'un continent que d'une nation. Parler de l'unité chinoise peut donc sembler prématuré.

Sans doute est-il possible que le maréchal Tchang Kaï Chek, actuellement le plus puissant, le plus instruit, le mieux armé de tous les Seigneurs de la Guerre, réussisse à réaliser, dans une volonté commune d'indépendance et de libération, un rassemblement temporaire de la diversité chinoise. Mais l'union n'est pas l'unité, et celle-ci ne se décrète, pas.

## New-York

### à huit heures de Paris

Peu après que la bombe atomique eût bouleversé les données de la guerre, relégué les vertus et la science militaires, chaviré jusqu'à la loi du nombre, voici qu'un « Mosquito » de la R.A.F. vient de traverser l'Atlantique en sept heures deux !

Une ère nouvelle surgit, et les plus étonnantes découvertes des cinquante dernières années n'offriront bientôt plus qu'un intérêt spéculatif.

New-York à huit heures de Paris ! C'est, par la suppression des distances, la compénétration et l'interdépendance des nations affirmées non plus comme une tendance mais comme un fait. L'unité du monde s'accomplit, les océans eux-mêmes cessent d'isoler les continents, les crêtes les plus élevées n'interceptent plus rien, l'insularité n'existe plus.

C'est sur ces entrefaites ahurissantes que la Conférence de la paix, au prologue de laquelle nous assistons, va être appelée à travailler. Dès lors, sa tâche exige un effort initial de renonciation à la majeure partie des principes ci-devant admis comme postulats. Le fonds diplomatique est mouvant. Les vérités d'hier deviennent les erreurs d'aujourd'hui. Il n'est pas de précédent à la situation présente et pas non plus de systèmes adéquats à sa nouveauté. L'échelle de la vie n'est plus la même. La réalité nécessite une complète réadaptation des méthodes, et même des cerveaux.

Comme l'avait prédit Paul Valéry: « Le temps du monde fini commence ! »

FABIUS.



# ORLY

## FUTURE GARE AERIENNE DE PARIS

C'EST avec une parfaite compréhension des choses que le général de Gaulle accueillit, le 7 septembre dernier, la proposition des ministres de l'Air, de la Reconstruction et des Travaux publics, relative à la construction de l'aéroport parisien d'Orly.

Peu de jours auparavant, tandis que le chef du gouvernement visitait le nouvel aéroport de New-York en compagnie du maire La Guardia, celui-ci l'avait déjà convaincu de la nécessité, pour une grande capitale, d'avoir à sa disposition un terrain apte à satisfaire les immenses besoins que nécessiteront les relations aériennes internationales de demain.

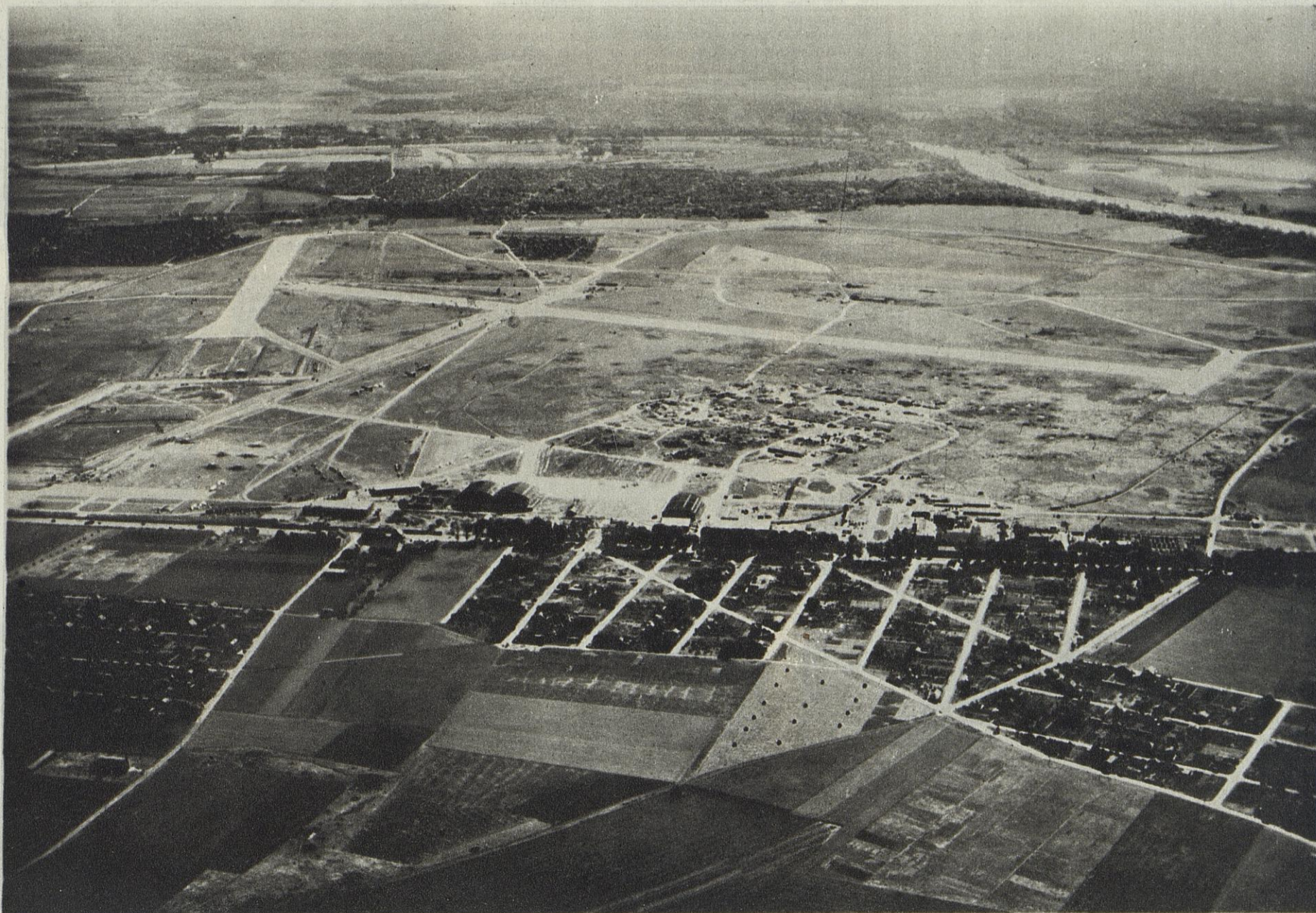
Mais pourquoi donc, dira-t-on, avoir choisi Orly comme centre de la future plaque tournante aérienne de Paris ?...

Jusqu'à présent, beaucoup de gens estimaient que, seul, Le Bourget était à même de remplir cet office. Beaucoup de gens, sauf les techniciens. Dès leur première enquête, ceux-ci s'étaient aperçus, en effet, que la situation de ce terrain ne permettait pas d'y faire les agrandissements nécessaires sans engager de vastes travaux que la présente situation économique de la France n'autorisait pas encore. A Orly, au contraire, l'utilisation des pistes en service permet déjà d'assurer un gros trafic.

Une remarque toutefois : il n'est pas question pour l'instant de rayer Le Bourget, et quelques autres terrains secondaires, du nombre des aéroports parisiens. L'aménagement grandiose du terrain d'Orly n'est, en fait, que le début d'un vaste plan, dans l'ordre duquel suivra l'aménagement d'autres aéroports, le tout tendant à former ce que, d'ici à quelques années, l'on verra être « Paris Aérogare Internationale ». Un grand projet de demain.



DE RETOUR D'UN VOYAGE D'ETUDES EN ANGLETERRE ET EN AMERIQUE, LE CT. TRUCHOT EST LE CHEF ARCHITECTE D'ORLY



VUE AERIEENNE DU TERRAIN D'ORLY. AU MILIEU, LA ROUTE NATIONALE PARIS-FONTAINEBLEAU. L'AERODROME COUVRIRA 10.000 METRES CARRES ET SERA AUGMENTE D'UNE FOIS ET DEMIE.





DE LOURDES MACHINES ONT ETE AMENEES POUR APLANIR LE TERRAIN SUR LEQUEL ON CONSTRUIRA LES PISTES D'ATERRISSAGE.

L'histoire du terrain d'Orly est simple. Adapté peu avant la guerre aux besoins de l'aéronautique navale, il était, à cette époque, caractérisé par les immenses hangars à dirigeables qui furent plus tard détruits par des bombardements. Pendant l'occupation, les Allemands y apportèrent certaines transformations; ils poussèrent même la construction et l'aménagement de plusieurs pistes d'atterrissage pour gros appareils. Ces constructions et ces aménagements de pistes furent poursuivis avec plus d'ampleur encore par les Américains, dès leur arrivée.

Aujourd'hui, la guerre est derrière nous. Et alors que le « Cessez le feu » vient d'ouvrir pour l'aviation civile une ère presque inimaginable quant à l'intensité du trafic à envisager, les hommes du Nouveau Monde se sont offerts d'eux-mêmes à abandonner petit à petit l'aérodrome.

\*\*\*

Indiscutablement, les plans du futur Orly sont choses gigantesques. *Grosso modo*, l'on envisage d'augmenter la surface totale du terrain d'une fois et demie de ce qu'elle est en ce moment, de façon à aboutir à une superficie utilisable de plus de 10.000 mètres carrés.

Pour cet agrandissement, la principale des difficultés rencontrées fut évidemment la question des expropriations.

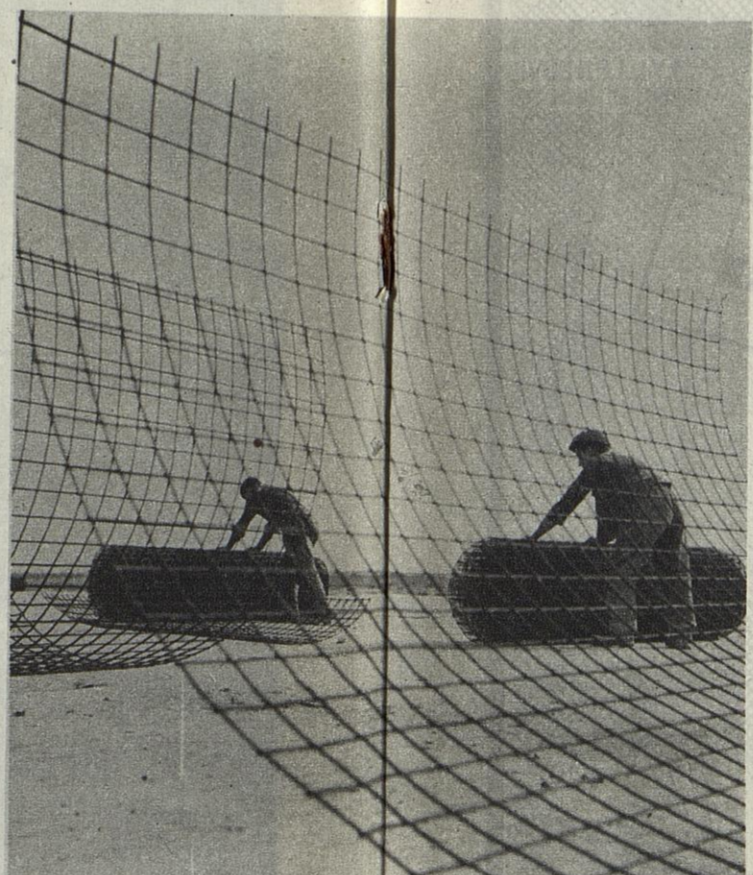
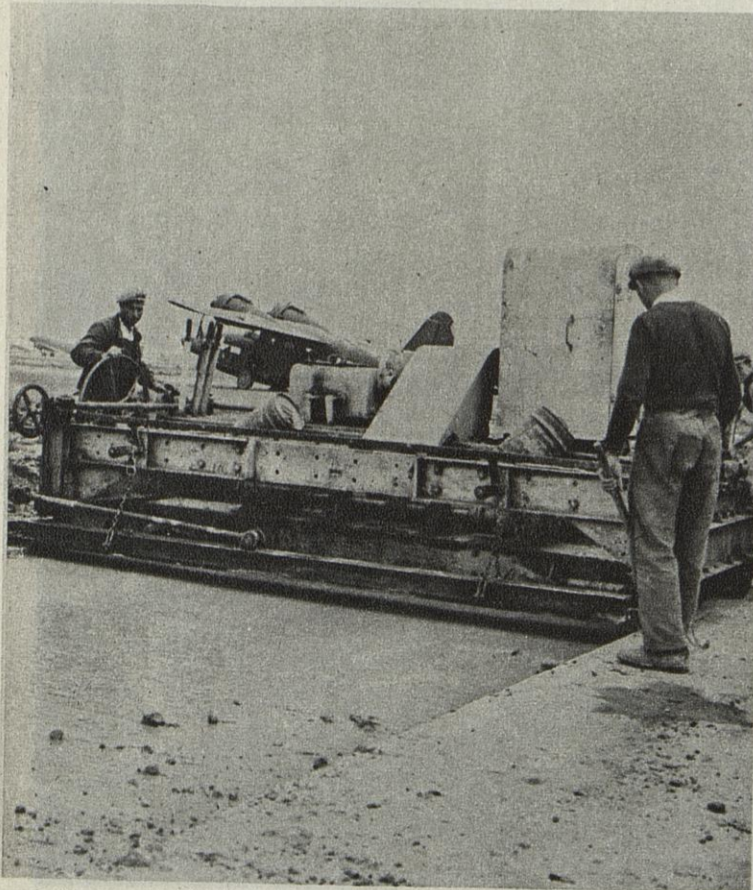
A l'heure actuelle, le terrain d'Orly s'étend sur le côté gauche de la route nationale « Paris-Fontainebleau ». Les plans indiquent clairement que, sur une longueur de 800 mètres, cette route sera rendue souterraine afin de permettre au terrain de passer par-dessus et de s'allonger sur le côté droit. Le champ des expropriations ne se fixera donc que sur ce dit côté droit. Pourtant, il est juste de dire qu'au cours de l'établissement de leurs plans, les architectes, tenant compte de la crise du logement, se sont efforcés d'englober le moins de maisons existantes possible.

Au pis aller, les agrandissements du terrain d'Orly vont exproprier les locataires ou propriétaires de quatre cents maisons. A quelques centaines de mètres de là, des lotissements seront construits pour accueillir les personnes expropriées.

D'une manière générale, la rive droite de la route nationale sur laquelle se fera l'extension de l'aérodrome mondial d'Orly ne comprend guère que de vieux villages. Seuls des propriétaires sans attaches ont fait, çà et là, construire des villas ou de petites maisons de campagne... Peut-être pourtant, quelques âmes sentimentales trouveront-elles motif à soupirer lors de la disparition du petit village de Paray, où Victor Hugo et Juliette Drouet se rendirent souvent... Mais Paray ayant été déjà aux trois quarts détruit par des bombardements, la perte ne sera pas très grande pour les amateurs de vieux souvenirs.



TROIS A QUATRE MILLE OUVRIERS TRAVAILLENT DEPUIS UN AN SUR L'AERODROME D'ORLY. IL FAUDRA ENCORE QUATRE ANS AVANT DE VOIR LE PROJET REALISE. DES PISTES DE PLUS DE TROIS KILOMETRES SERONT CONSTRUITES SUIVANT LES METHODES LES PLUS MODERNES.



LA CONSTRUCTION D'UNE PISTE. DU CIMENT EST COULE SUR DU RUBEROID.

A L'AIDE D'UNE MACHINE SPECIALE, LE CIMENT EST TASSE ET COMPRESSE.

TROISIEME PHASE : L'ON APPLIQUE SUR LE CIMENT DU GRILLAGE METALLIQUE.

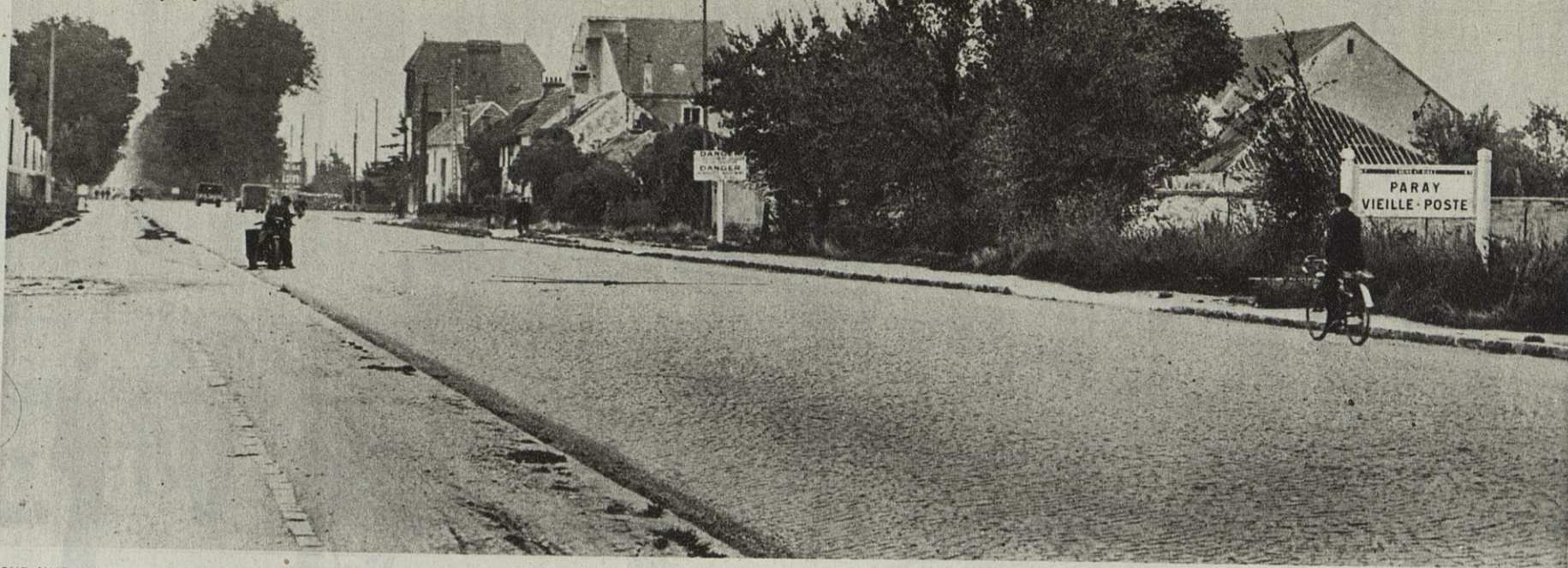
SUR CE GRILLAGE, L'ON COULE DU BETON ARME QUE L'ON COMPRESSERA.

LA RUGOSITE EST ATTENUÉE PAR DE LONGS TAPIS DE LIEGE ET CAOUTCHOUC.





ORLY (fin)



SUR UNE LONGUEUR DE 800 M., CETTE ROUTE SERA SOUTERRAINE. LE VILLAGE DE PARAY OU S'AIMERENT VICTOR HUGO ET JULIETTE DROUET VA DISPARAITRE. SES HABITANTS SERONT EXPROPRIÉS.

Il est à considérer que les plans d'aménagement prévoient un délai de cinq années pour l'adaptation totale de l'aéroport d'Orly au rôle qu'il doit jouer.

Depuis presque un an bientôt, 3 à 4.000 ouvriers travaillent aux pistes et à l'aménagement des hangars. Un crédit de 5 milliards de francs vient d'être dernièrement accordé par le conseil des ministres. Ce crédit sera-t-il suffisant?... Personne ne peut encore le savoir... Pas plus que personne ne sait si les travaux, une fois terminés, ne devront pas être poursuivis, revus, aménagés, les progrès de l'aviation étant constants et l'avenir encore quasi insoupçonnable.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas seulement par ses dimensions, par la sécurité ou la facilité des opérations d'envol et d'atterrissage qu'on pourra faire que le terrain d'Orly présente de sérieux avantages. Les voyageurs y bénéficieront d'importantes facilités pour y séjourner comme pour gagner rapidement la capitale. Car, s'il est évident que d'importants bâtiments seront installés au centre du terrain pour y former une aérogare

magnifique, -des bâtiments annexes, dits de liaison, et beaucoup plus importants encore, seront installés au cœur même de Paris.

Ces bâtiments seront d'autant plus importants qu'ils serviront également d'aérogare centrale pour Le Bourget et les terrains secondaires.

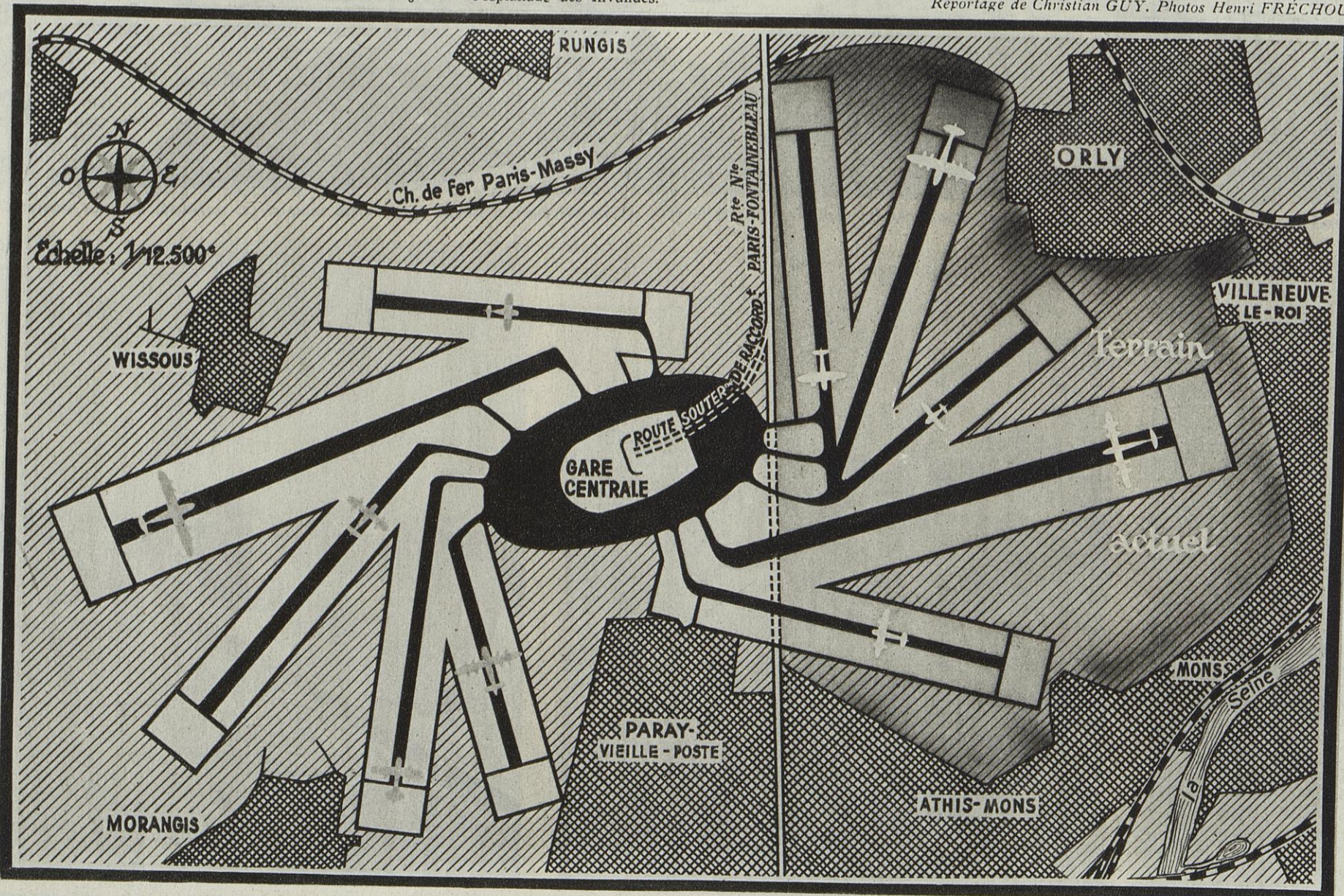
D'Orly donc, comme des autres terrains d'ailleurs, une voie ferrée reliera les pistes à Paris. Mais cette voie ferrée ne sera pas le seul chemin entre le terrain et l'aérogare. Effectivement, les techniciens envisagent d'établir un service régulier d'omnibus-hélicoptères Orly-Paris; ces engins pouvant transporter une moyenne de trente personnes établiront un trafic régulier.

La réalisation de l'aérogare parisienne ainsi prévue demande d'être étudiée avec un soin minutieux. Son emplacement n'est pas encore fixé. Pourtant, il semble que la gare d'Orsay, dont on poursuit par ailleurs la désaffectation, soit assez indiquée en raison de son toit en terrasse, et en raison également de sa proche situation de l'esplanade des Invalides.

Dans sa grandeur, le projet laisse pourtant encore entrevoir d'autres innovations. Certaines ne sont encore qu'ébauchées et c'est pourquoi le ministère de l'Air vient d'ouvrir un grand concours d'idées, permettant aux architectes français de participer aux réalisations. Jusqu'à présent, ce concours a déjà apporté certains résultats satisfaisants, principalement en ce qui concerne la maquette de ce que formeront les bâtiments de l'aérogare, située sur le terrain même d'Orly. Pourtant, cette maquette n'est pas encore établie, contrairement à ce qu'ont affirmé certains de nos confrères qui n'hésiterent même pas, parfois, à présenter (comme preuve!) la photographie d'une maquette qui n'est autre que celle de l'aéroport de Biscarosse!...

Quoi qu'il en soit, les projets que le conseil des ministres vient de mettre en réalisation sont d'une envergure considérable. Et c'est bien ainsi. Hier arme de guerre, l'aviation sera demain le lien de communication le plus rapide entre les hommes.

Reportage de Christian GUY. Photos Henri FRÉCHOU.



LE TERRAIN D'ORLY AURA 6 KM. DE LONG ET 2 KM. 500 DE LARGE, 10 PISTES DE DIFFÉRENTES LONGUEURS ET DE 30 M. DE LARGE REJOINDRONT LA GARE D'OU PARTIRONT LES HELICOPTERES.



# LES INVENTIONS DE GUERRE AU SERVICE DE LA PAIX

DANS le fracas d'apocalypse de la bombe d'Hiroshima, le temple de Janus vient de fermer ses portes de bronze. De cette seconde guerre mondiale qui faillit bien s'achever en explosion planétaire, des ruines immenses nous restent : avec ce que nous venons de détruire, on aurait fait vivre l'Empire romain d'Auguste à Théodoric. Et 50 millions d'êtres humains sont morts, 50 millions sur les 2.200 millions qui peuplaient la terre.

Soyons justes. De cette épreuve sans analogue depuis Gengis-Khan, sortent aussi de grandes forces matérielles et morales. Nous excéderions notre rôle en évaluant ici ces dernières. Bornons-nous au bref panorama — un simple « vol d'oiseau » — des plus importantes découvertes léguées par la science du temps de guerre aux hommes de la paix.

## PAQUEBOTS VOLANTS

Le développement général de l'aviation de transport est un des traits dominants de la guerre et de l'actuel après-guerre. On imagine difficilement les chefs d'Etat se rendant par le train ou le paquebot à Yalta, à Téhéran, à Washington, abandonnant leur capitale durant des semaines.

La sécurité, grâce surtout à la multiplication des moteurs, s'est constamment améliorée. Si la révolution espagnole faillit être décapitée, à l'origine, par la chute de l'avion de Sanjurjo, rien de semblable ne s'est produit pour M. Churchill, pour le général de Gaulle, ni pour Hitler. Sur la route de Yalta, M. Churchill perdit un avion avec une partie de son personnel ; il semble toutefois que le pourcentage du risque, pour les transports aériens, soit désormais à peine égal à celui des transports maritimes et terrestres.

Pratiquement, le « clipper », empruntant approximativement l'arc de grand cercle par l'Islande, est le seul moyen de transport actuel entre les États-Unis et l'Europe. Ce n'est un mystère pour personne que les grands États hésitent à envisager un gros programme de paquebots, avant de savoir quelles seront les possibilités réellement commerciales du « paquebot volant ».

Ces gros engins sont équipés d'un appareillage électro-mécanique dont nous ne nous faisons pas toujours une idée en France ; ce sont de véritables usines, où le mécanisme automatique, le « robot » à gyroscopes, supplée infatigablement et avec perfection la manœuvre humaine.

## LE TAXI-HELICOPTÈRE

Nouveau venu dans le ciel, l'avion à réaction fera certainement une belle carrière dans le civil pour les liaisons rapides, le sport, peut-être même pour l'aviation de tourisme, si on réussit à l'insonoriser suffisamment. La Glouster Aircraft, la de Havilland avaient, à la veille de l'armistice, un énorme programme qui sera vraisemblablement transféré en partie sur la production de paix. Les vitesses de 1.000 kilomètres à l'heure seront atteintes, exceptionnellement ; et dans les compétitions, la vitesse du son, soit 1224 au voisinage du sol, sera dépassée ; ceci obligera à adopter des profils nouveaux, à bord d'attaque aigu et à profil de 10 et 15 % d'épaisseur maximum. Pour le long courrier des océans et des continents, le vol stratosphérique en cabine étanche, à 15.000 mètres d'altitude, sera de rigueur et ne sera possible qu'avec le propulseur à réaction. Le « V2 » postal, montant plus haut encore, transportera automatiquement le courrier.

L'hélicoptère pourrait bien être le triomphateur de demain dans l'aviation privée et pour le taxi aérien. L'autogire, qui a ses mérites, semble nettement distancé. L'hélicoptère actuel monte et descend rigoureusement à la verticale, se pose sur le chapeau d'un piéton sans le blesser, atterrit au fond d'une cour, s'arrête à la hauteur d'une fenêtre pour une conversation et descend « en roue libre », sous son hélice formant parachute, en cas de panne de moteur.

...Un « hélico » de tourisme qui se pose sur la pelouse d'un château, joyeusement salué par ses hôtes, un taxi aérien qui vient prendre une cliente sur la terrasse d'un grand magasin, l'hé-

lico-car, encombré de paysannes à paniers, qui prend son vol au pied de l'orme du mail, tels sont les spectacles que nous réserve dans un proche avenir l'hélicoptère civil.

## T.S.F. PORTATIVE ET BEURRE DE CHARBON

Ne sous-estimons pas un progrès moins voyant qui est celui des « radio-communications mobiles ». Cet officier américain qui vient d'essayer une rafale de mitrailleuse à l'entrée d'un village porte un micro à ses lèvres. Quelques minutes plus tard, un vol de « Mosquitos » passe et l'ennemi est anéanti.

Ces petits postes portatifs avaient déjà été employés par la police, en Angleterre et en France, et pour les alpinistes. Ils seront extrêmement généralisés, si les formalités administratives le permettent. Il est en effet probable que l'« encombrement de l'éther » ne permettra pas à tout un chacun d'équiper les membres de sa famille, à tous les maris tyranniques de demander des nouvelles de leur femme en train de faire des achats dans Paris !

Le Radar et les perfectionnements de l'« Œil électrique » apportent des possibilités nouvelles, dont on n'aperçoit pas encore toute la portée pratique. Nous allons sans doute vers la réalisation d'« automates » de plus en plus complexes dans les usines et jusque dans la vie courante. Sur la route, les voitures pourront suivre automatiquement une ligne blanche, tandis que le conducteur roule des cigarettes. La circulation de nuit sera facilitée par un écran radar placé au-dessous du pare-brise et montrant la route invisible : les autobus de Londres, dans l'effroyable purée du « fog », se guideront au radar, au lieu de suivre des porteurs de torches qui éclairent le trottoir !

Les ultra-sons, utilisés pour le dépistage des sous-marins, seront employés pour détecter les bancs de poissons. Les avions à « cerceau inductif », employés pour faire sauter les mines marines, seront mis à notre disposition pour faire sauter libéralement nos mines terrestres.

Les ersatz, je veux dire les « succédanés »... mais ici encore, une étude technologique serait nécessaire. Rappelons qu'aux celluloses reconstituées, catégorie rayonne ou fibrane, sont venus s'adjoindre des fibres à « chaînes moléculaires longues », type nylon. Des caoutchoucs synthétiques de différents types — butadiènes, silicones — concurrencent aujourd'hui le caoutchouc naturel dans la proportion, affirme-t-on, de près de 50 % sur le marché mondial.

Le « beurre de charbon » a été mis au point en Allemagne, parallèlement aux travaux français sur l'oxydation des paraffines — obtenues elles-mêmes par voie synthétique — qui permettent d'obtenir des matières grasses authentiquement consommables.

## CHIRURGIE EN « PIÈCES DÉTACHÉES »

Dans le domaine médico-chirurgical, nous avons assisté à un développement considérable des techniques d'urgence et particulièrement des transfusions de sang. Celles-ci s'effectuent maintenant à coup sûr, grâce à la détermination préalable du type sanguin Landsteiner et du « facteur rhésus ». Des « pompes à sang » spécialement étudiées ont été créées pour éviter l'écrasement des globules ; la conservation du sang humain a été mise au point sur une immense échelle. Notre Centre Saint-Antoine, véritable « usine à sang », a livré 4.000 litres de sang en trois mois.

Les progrès ne sont pas moindres dans le domaine opératoire. Les chirurgiens américains sont arrivés à conserver des nerfs, des cartilages en vue de greffes ultérieures ; la suture des artères a été réalisée.

Nous avons dit les admirables possibilités et les limites de la Pénicilline, qui pourrait bien avoir — dit-on — des rivaux à bref délai. Pour la lutte contre la syphilis et contre les affections cocciques, elle nous apporte un adjuvant parfois miraculeux.

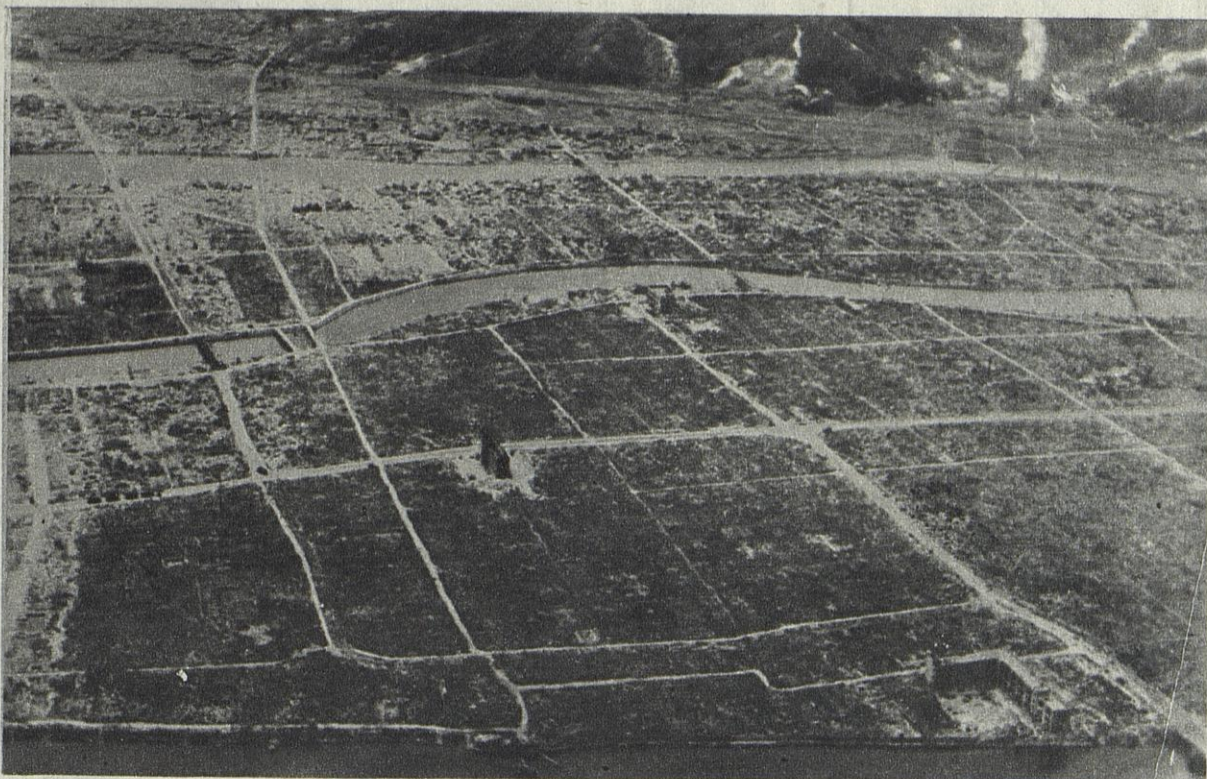
## LE « ? » DE L'ÉNERGIE ATOMIQUE

Que de richesses, que de possibilités dans tous les azimuts du monde actuel ! Les trains atteignent le 160, les femmes accouchent sans douleur, le cinéma en couleurs triomphe, suivi de près par la télévision « à haute définition » (Isoscope Barthélémy), la télévision en couleurs, sans oublier le Télécinéma, qui aura très rapidement sa place en famille. En vérité, ce monde serait un monde de joie, sans une grande ombre... Celle de l'uranium.

N'essayons pas d'énumérer les belles et redoutables promesses dont est chargée la gigantesque découverte, que nous avons au surplus examinées dans un précédent article. Si — que de « si » dans l'histoire humaine ! — si nous sommes des sages, l'« Age d'or de l'Énergie » s'ouvre devant nous et nos neveux. Sinon, nous risquons d'illustrer magnifiquement, d'un instant à l'autre, le vers étrangement prophétique de Victor Hugo :

*Et que tout cela fasse un astre dans les cieux !*

Pierre DEVAUX.



Cette vue aérienne d'Hiroshima, centre militaire japonais, donne un aperçu des effets destructeurs (60 % de la ville anéantis) causés par l'explosion de la première bombe atomique lancée par une superforteresse D-29, le 5 août 1945.





C'EST LE JOUR DE LA BÉNEDICTION. LES PREMIERS PELERINS VIENNENT D'ARRIVER A SANTA JULIA, PRES DE MEXICO, AVEC LA COHORTE PITTORESQUE ET GROUILLANTE DE LEURS PETITS ANIMAUX.

## ICI L'ON BÉNIT...

perroquets, chiens,  
chats, cochons, couvées...

Le petit village de Santa Julia, près de Mexico, est tous les ans le théâtre d'une cérémonie extrêmement curieuse : la bénédiction des animaux.

Accourus des coins les plus reculés de la région, plus de 10.000 Indiens viennent avec leurs bêtes à Santa Julia recevoir la bénédiction papale afin que leurs animaux puissent vivre longtemps et donnent la prospérité à leurs propriétaires.

Avant la cérémonie, on lave les bêtes et on les pare de rubans de toutes les couleurs.

Le spectacle ne manque pas de pittoresque.

Sur les routes menant au village, on croise des files d'Indiens portant sur leurs têtes, dans leurs bras, ou attachés à une corde, tous les animaux de la création.

Les gens pauvres viennent avec leur chien, leur chat, leur perroquet, leurs poules. Celui-ci va prier pour avoir plus d'œufs de sa poule dans l'an qui vient ; celui-là va demander au Seigneur de rendre son perroquet moins bavard...

Quand les Indiens reprennent le chemin de leurs terres, après cette cérémonie rituelle, ils ont la satisfaction du devoir accompli : leurs bêtes se sont « confessées » ou, comme ils disent, ont fait « pardonner leurs péchés par Dieu »



Le père Xavier, de la petite église de Santa Julia, a commencé de donner sa bénédiction après « confession » aux bêtes apportées en pèlerinage. On crie, on se bouscule un peu, on brandit pigeons, lapins, perroquets, chats, chiens, etc.

Reportage Mauricio FRESCO.





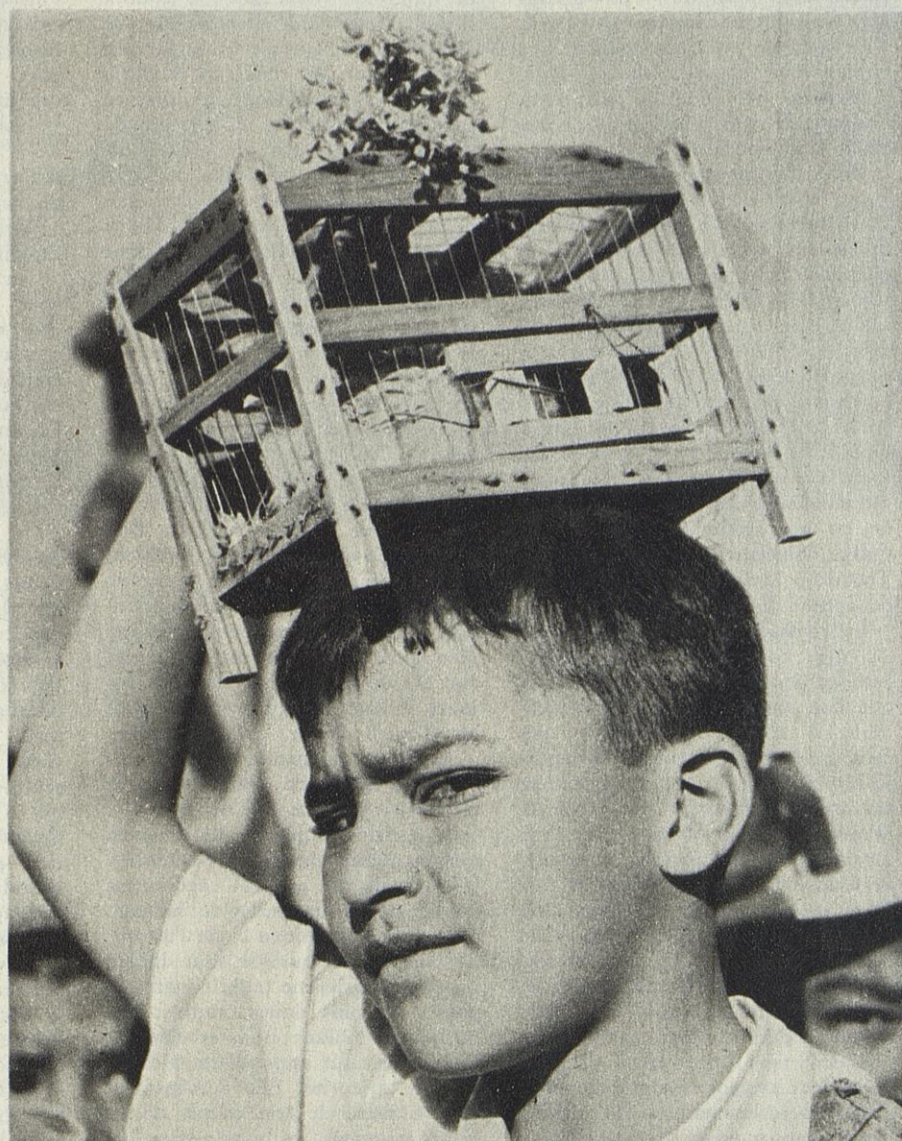
**Le petit Pedro** a amené sa chèvre à la bénédiction. Il l'a parée de magnifiques rubans de papier rouge et vert, du plus gracieux effet. Il n'est pas peu fier de sa jolie petite bête



**Ce garçon** s'appelle Juanito et vient de la ville de Puebla. Il va faire bénir son mouton pour que celui-ci lui donne plus de laine cette année afin de subvenir à ses besoins.



**Cette femme** a nom Dona Pepita. Elle n'a pas hésité à parcourir plus de cinquante kilomètres à pied pour que son oiseau favori ait, grâce à Dieu, une longue vie.



**José Quintanilla** est venu de loin, lui aussi. Il a amené un oiseau rare pour lequel il a confectionné une cage rustique qu'il a poétiquement parée d'un bouquet de fleurs.



# LETTRES VOICI L'ETAT ACTUEL DE LA LITTERATURE AMERICAINE

La vie des Livres

## LE DERNIER "SIMENON"

LE « meilleur de tous », m'a dit un fanatique de ce romancier prodigieusement fécond, d'une fécondité qui aurait fait rêver Balzac...

Dois-je m'excuser de mal connaître l'œuvre simenonienne ? Sur une centaine de volumes qu'elle compte, j'en ai lu à peine trois ou quatre. Cela aurait dû suffire pour que j'ajoutasse ma louange à celle qu'ont faite de l'auteur du « Bourgmestre de Furnes » quelques bons critiques. Il m'a paru préférable d'attendre que M. Simenon, qui lui-même paraissait faire peu de cas de ce qu'il publiait, daignât se prendre au sérieux comme écrivain. Une interview qu'il vient de donner à un de nos confrères nous informe que ce moment est venu. A quarante-deux ans, se jugeant enfin capable de réaliser ce qu'il appelle un vrai roman, M. Simenon nous donne « l'Ainé des Ferchaux ». J'ai donc lu « l'Ainé des Ferchaux » et j'ajouterais tout de suite que si ce livre portait une signature inconnue, si c'était l'œuvre d'un débutant, si même c'était l'œuvre d'un écrivain qui n'aurait jusqu'à présent fait paraître que trois ou quatre romans, je crierais probablement au chef-d'œuvre, sous quelques réserves, toutefois, que je dirai plus loin et qui sont assez graves. Mais les qualités et les procédés de M. Simenon, nous les connaissons. Même à moi qui l'ai si peu fréquenté, sa façon est familière. Son fort et son faible, nous les avons évalués depuis longtemps. L'effet de surprise n'a donc pas joué. Il n'en est pas moins vrai que « l'Ainé des Ferchaux » est un livre à bien des égards très remarquable et très étonnant.

Malgré son titre, « l'Ainé des Ferchaux » n'est pas la biographie de Dieudonné Ferchaux, mais plutôt celle de Michel Maudet, son secrétaire et son assassin, garçon ambitieux et faible, instable et obstiné, toujours tenté par autre chose, toujours à la poursuite d'une chance qui le fuit et qui, pourtant, un jour se laisse saisir. A l'inverse de la plupart des romans criminels dont le dénouement nous montre le meurtrier, sinon châtié, du moins malheureux et tourmenté par le remords, la dernière page de « l'Ainé des Ferchaux » nous fait voir Michel Maudet à l'aise dans la peau de l'homme qu'il avait rêvé d'être. Sous le nom de capitaine Philips, amant d'une grande dame anglaise, il s'est fixé à Singapour où il pratique tous les sports, entretient une écurie de polo, danse à la perfection et boit sec. Comment il en est arrivé là, c'est ce que nous raconte M. Simenon et s'il est vrai que, comme le disait Bourget, la première qualité d'un bon roman est la crédibilité, le roman de Michel Maudet est un très bon roman car, en dépit de ses péripéties romanesques, la vie de cet homme a tous les caractères d'une stricte vraisemblance. L'auteur a parfaitement réussi à nous donner l'illusion de la réalité.

Sur Michel Maudet, je viens de vous en dire assez pour que vous vous le représentiez sommairement. Ce type de raté, de gigolo, d'aventurier veule, de propre-à-rien et de bon-à-tout, n'est pas rare dans le roman français moderne. M. Simenon, qui n'en est pas à utiliser le personnage pour la première fois, l'a enrichi de quelques contradictions d'où résulte cette fois une complexité parfaitement convaincante. Quant à Dieudonné Ferchaux, c'est un ancien colonial enrichi par l'exploitation des nègres et qu'on accuse même d'en avoir tué trois, ce qui provoque contre lui et contre son frère l'ouverture d'une instruction judiciaire. Son frère se suicide. Lui, s'échappe de France, emmenant Maudet qui a abandonné sa femme pour le suivre, et ils vont vivre à Colon. Dieudonné a déployé beaucoup d'énergie à faire fortune : on admire en lui une grandeur farouche et vaguement sordide, mais l'âge et la maladie le dégradent et il en vient à ne plus pouvoir se passer de Maudet qui abuse de sa faiblesse comme ferait une jeune maîtresse. Il y a quelque chose de moins persuasif, de plus sommaire aussi, de plus original en revanche, dans le personnage de Ferchaux que dans celui de Michel Maudet.

Les réserves que j'ai à faire ont été souvent formulées à propos de M. Simenon. Elles concernent le style et le rythme général du récit. M. Simenon méprise le style, et c'est naturel, car il n'en a le sens à aucun degré. On ne saurait trop le regretter pour lui. Le style est ce qui donne à un récit sa signification supérieure, ce qui le transpose philosophiquement et poétiquement. Le manque de transposition et de transfiguration est la tare essentielle des romans de M. Simenon. Ils ont un autre défaut, qui est la monotonie, l'absence de cadence générale, on ne sait quoi de morne, de plat et de rampant qui aggrave parfois péniblement la bassesse et la vulgarité du milieu et des êtres mis en scène. Dans le roman français qui, en général, pêche par trop peu d'aération, M. Simenon a fait entrer un vaste univers d'une diversité d'aspects éblouissante. Quel dommage qu'il manque à tout cela le rythme large, ondulant, sans lequel une œuvre ne prend jamais son envol ! Pour employer un mot qui rend bien ce que je veux dire, les récits de M. Simenon ne « décollent » jamais. Est-ce irrémédiable ? On voudrait se convaincre que non.

André BILLY,  
de l'Académie Goncourt

de silence : *The Pilgrim Hawk* (le Faucon pèlerin). Quatre des plus grands écrivains de cette génération publièrent en 1939 et en 1940 leurs livres les plus longs et les plus ambitieux : Hemingway : *Pour qui sonne le glas*; Steinbeck : *les Raisons de la colère*; James Farrell : *Père et fils*, et Faulkner : *le Hameau*. Cet effort semble les avoir, pour le moment, épuisés. Aucun des quatre n'a écrit depuis d'ouvrages ayant une portée considérable. Katherine Anne Porter, avec *la Tour penchée*, en 1945, et Glenway Wescott, avec *Appartenance à Athènes*, en 1945, sont les seuls écrivains de tout le groupe qui aient écrit des livres importants pendant la guerre. Chose curieuse, les deux romans sont des analyses du caractère allemand.

Les plus jeunes écrivains, les romanciers de 26 à 33 ans, n'imitent pas servilement leurs aînés. Étudions les dix plus intéressants, ceux qui ne se sont pas contentés d'écrire de brillants romans autobiographiques. Il est difficile de trouver un jeune écrivain, aux États-Unis, qui n'ait pas été influencé par Hemingway, l'artiste le plus conscient, le plus réfléchi et le plus original de sa génération. Cependant Irvin Shaw et Jerome Weidmann semblent être les seuls à appartenir à l'école du naturalisme pessimiste et du style de reportage dépouillé qui ont dominé les alentours de 1930. Trois brillantes romancières de moins de trente ans — Eudora Welty, Carsom McCullers et Marjita Woolf — semblent plutôt influencées par Faulkner. Par différents moyens, elles ont essayé d'étendre le domaine conscient de la prose, et leur monde est le « monde absurde » de Faulkner. Cependant, chacune des trois est une artiste originale et indépendante. William Maxwell, Harry Brown et Jean Stafford écriront probablement des livres plus près de la tradition européenne du roman d'analyse psychologique. Alors que le petit chef-d'œuvre de guerre de Brown, *Promenade sous le soleil*, cache ses qualités d'observation psychologique sous les apparences d'un reportage objectif, *Aventure à Boston*, de Jean Stafford, applique les méthodes compliquées de Proust à l'analyse de la société de Boston. Enfin Dan Wickenden et John Hersey semblent appelés à écrire des romans sensibles, mais plutôt calmes et conventionnels, dans la tradition anglaise, bien que Wickenden écrive surtout sur la vie américaine de tous les jours et que Hersey, jusqu'ici, n'ait eu d'autre thème que la guerre.

Le poète américain le plus original du xx<sup>e</sup> siècle, Hart Crane, est mort en 1932. Personne ne l'a encore tout à fait remplacé. Mais tandis que la poésie française a abandonné le surréalisme et les expériences extrémistes pour parler le langage public de la politique et de l'action, les poètes américains se sont dirigés vers un classicisme traditionnel. Les poètes les plus doués étudient des problèmes moraux aigus et délicats. Leur poésie fut impopulaire à cause de son obscurité. Elle l'est maintenant à cause de son calme, de sa subtile retenue. Les bons poètes qui font quelque effort pour atteindre le grand public sont rares : William Carlos Williams, Yvor Winters et

Allen Tate n'écrivent que pour un cénacle extrêmement restreint. Robert Frost est toujours, comme depuis vingt ans, la grande figure représentative de la poésie américaine. Il appartient à la grande tradition classique, anglaise, mais avec un style du terroir et une mentalité puritaine, qui sont spécifiquement américains. Les poètes les plus frappants de la jeune génération sont peut-être Delmore Schwartz et Karl Shapiro. Schwartz se tint délibérément à l'avant-garde. Il est aussi complexe dans sa psychologie que dans son style. Shapiro, d'autre part, a envoyé de son cantonnement militaire dans le sud du Pacifique, quelques-uns des poèmes les plus purs et les plus émouvants (les plus classiques en même temps) qui aient jamais été écrits sur la guerre.

Presque tous ces poètes sont également des critiques littéraires fort intellectuels. Plusieurs d'entre eux sont professeurs dans des Universités, et les revues universitaires, dont le public est restreint, servent de tribune à des controverses extrêmement intéressantes sur la poésie et la critique. Edmund Wilson demeure, comme avant la guerre, le plus attachant. Harry Levin, jeune professeur à Harvard, témoigne d'un curieux mélange d'érudition classique et de goût littéraire original. Il a écrit le meilleur livre qui ait été consacré à James Joyce et est en train d'achever ce qui sera peut-être l'un des meilleurs ouvrages consacrés au roman français. D'autres historiens ont étudié à nouveau le passé littéraire de l'Amérique, qu'ils ont jugé selon une nouvelle échelle de valeurs. *La Renaissance américaine* de F. P. Matthiessen et *la Malédiction de Maule*, d'Yvor Winters sont de beaucoup supérieurs à tout ouvrage paru antérieurement sur la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sur le théâtre américain, il y a hélas peu de choses à dire. Trois des auteurs dramatiques les plus doués de ces dix dernières années étaient auparavant romanciers ou écrivains de nouvelles. Ce sont Thornton Wilder (*The Skin of our teeth*), que l'on pourrait traduire approximativement par : (*Nous l'avons échappé belle*), Dorothy Baker (*Trio*) et Irwin Shaw (*Bury the Dead*) (*Enterrez les morts*). Clifford Odets, l'un des auteurs dramatiques les plus intéressants qui se soient révélés depuis Eugène O'Neill, a été enterré à quarante ans dans le cimetière de la production cinématographique d'Hollywood. Lillian Hellman (*L'Heure des enfants*) (*la Garde au Rhin*) est sans doute le seul auteur dramatique à succès qui n'ait jamais manqué de classe. Quant à Eugène O'Neill, il n'a rien publié depuis 1934. Il faut attendre avec espoir, et suspendre son jugement, tant qu'on ne connaîtra pas le cycle de neuf pièces auquel il travaille depuis. Il a refusé de publier aucune de ses pièces tant que le cycle ne serait pas achevé. Le silence qu'il observe au sujet de sa production et sa vie retirée dans une île de la côte de Géorgie témoignent au moins d'une probité intellectuelle dont beaucoup d'autres grands artistes ont manqué.

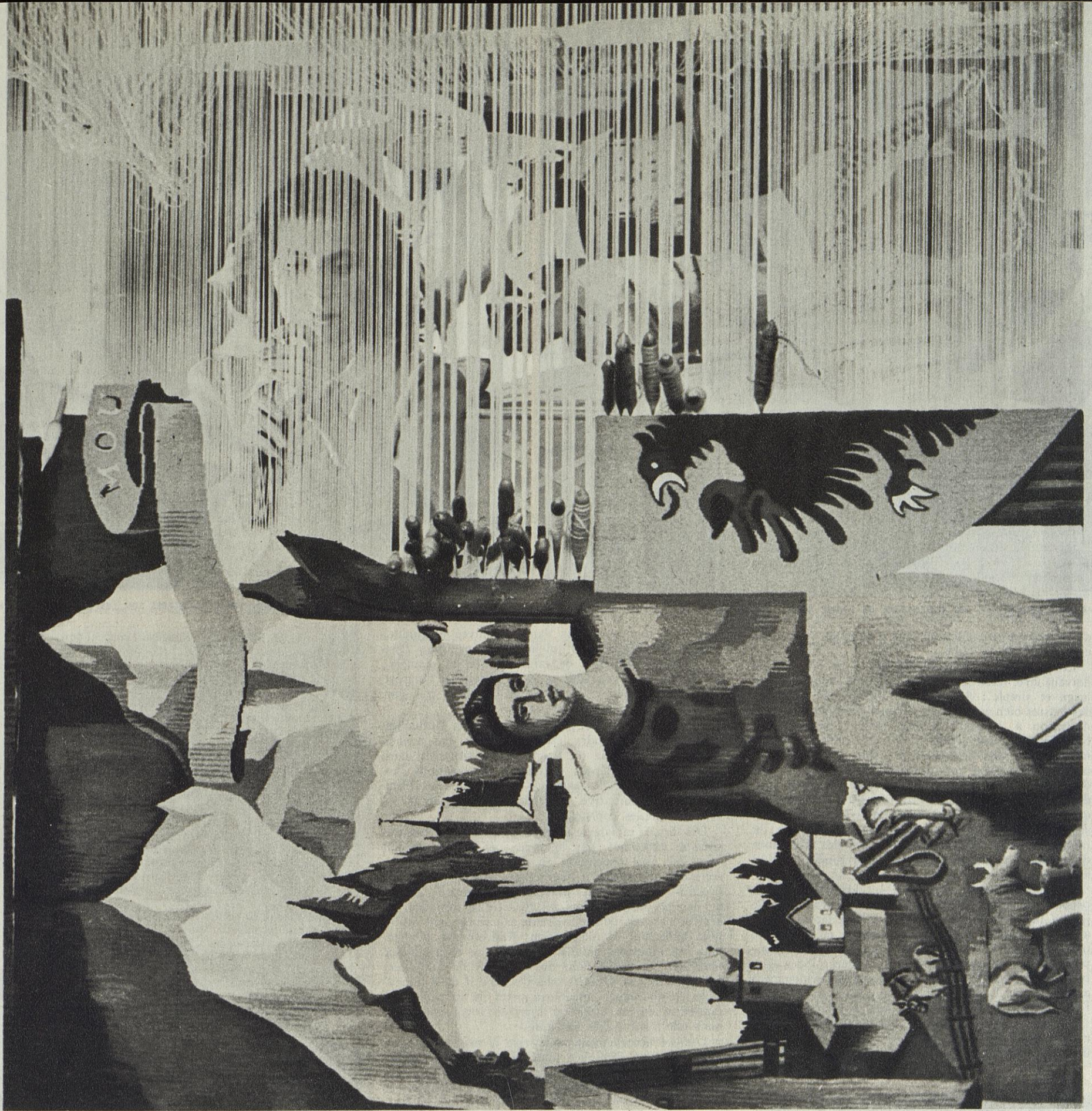
Albert GUÉRARD,  
(Armée des États-Unis.)

AVEC un bon recul de dix ou quinze ans, nous pouvons aisément nous livrer à des généralisations sur la littérature américaine des environs de 1930. Nous pouvons dire, par exemple, que presque tous les écrivains intéressants de cette période étaient pessimistes, profondément étrangers — et souvent hostiles — au monde où ils vivaient. Mais si nous essayons de résumer la littérature de ces cinq dernières années, nous sommes déconcertés par sa diversité. Le roman semble devenir de plus en plus expérimental, tandis que la poésie et la critique de la poésie ne touchent toujours qu'une élite restreinte, un grand public lit maintenant pour la première fois des livres sérieux, tant politiques qu'économiques. Cet intérêt soudain pour des ouvrages traitant de l'économie dirigée et de la sécurité collective, parlant du socialisme et du capitalisme, a certainement été suscité en partie par la guerre, par la situation mondiale au sein de laquelle les Américains se sont trouvés si brutalement précipités. Il fallait comprendre. Mais il fallait aussi, en quelque sorte, rassembler les énergies morales éparses, il fallait découvrir, dans des livres d'histoire, des biographies et des ouvrages patriotiques, une définition de l'idéal et de l'héritage américains. On trouva vain, en temps que crise, le pessimisme des environs de 1930, et on critiqua pour leur « futilité » de grands écrivains comme Faulkner et Farrell. Trop peu de critiques se rendirent compte que le pessimisme — cette conscience profonde du mal chez l'homme et dans la société — constituait la plus ancienne et la plus belle tradition des lettres américaines.

Sur le plan historique, la critique est mis en face d'un fait très curieux, qu'on ne peut pas expliquer en quelques mots rapides. Les grands romanciers américains se divisent, selon leur âge, en deux groupes distincts : ils ont de 42 à 49 ans, ou de 26 à 33 ans. William Saroyan (37 ans), Dorothy Baker (38 ans), John O'Hara (40 ans) et James Gould Cozzens (40 ans) sont les seuls écrivains notables d'un âge intermédiaire. Les écrivains de plus de 50 ans, Ellen Glasgow, Willa Cather, Sinclair Lewis, Pearl Buck, Theodore Dreiser, ont presque l'air de figures du passé.

Les romanciers qui ont de 42 à 49 ans constituent naturellement cette génération des plus pessimistes que l'on connaît si bien en France. Mais il semble quelquefois que cette génération elle-même ait dépassé le point de son apogée. Deux de ses représentants de talent, Thomas Wolfe et Scott Fitzgerald, sont morts. Le dernier roman intéressant de Caldwell : *le Petit Arpent du Bon Dieu*, a été publié en 1933. Dos Passos n'a rien écrit d'important depuis U.S.A. en 1937. A la fin de cette dernière décennie, d'autres écrivains de cette génération ont paru tenter un dernier effort, comme s'ils voulaient faire une somme de tout ce que leur avaient enseigné la confusion et l'expérimentalisme littéraire de l'entre-deux guerres. Glenway Wescott, que l'on considéra, à une certaine époque, comme l'un des mieux doués, publia en 1940, après dix ans





LES Gobelins ont mis en chantier une série de douze tapisseries modernes. Voici une belle pièce, d'après un « carton », bien caractéristique du peintre Ceria.



Un aspect de la grande cour des Gobelins, avec la statue de Colbert. Au fond, la chapelle convertie en magasin.

## RENAISSANCE AUX Gobelins

LES Gobelins, cette vieille et illustre maison qui fit tant pour notre gloire dans le domaine artistique, ne faisait plus depuis longtemps que se survivre. De l'avis des techniciens, elle était en pleine décadence.

Aujourd'hui, un grand, silencieux et tenace effort, amorcé depuis un certain temps, est tenté pour redresser la barre, insuffler une vie nouvelle à ce tronc puissant d'où la sève se retirait chaque jour davantage.

Cet effort tient, en résumé, en deux formules :

Au point de vue artistique : moderniser l'inspiration par un appel aux peintres d'aujourd'hui pour l'établissement des modèles, au lieu de reproduire à satiété les « cartons » du passé.

Au point de vue technique : retour aux procédés en usage à la grande époque de la tapisserie, c'est-à-dire des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

Le premier résultat de cette révolution de palais, tout au moins celui qui soit le plus immédiatement perceptible, c'est que, sur la douzaine de tapisseries actuellement sur le métier, une seule est une copie d'ancien, tirée de la suite de *la Maison Royale* de Lebrun. Les autres cartons sont signés Savin, Daragnès, Ducos de la Haille, Grosmaire, Méheu, Céria, Prayer, Jean Marchand, Dubreuil, Pauline Peugniez, etc... Dans sa sécheresse, cette nomenclature suffit par elle-même à faire saisir l'ampleur et la qualité du nouveau programme.

Quant au retour à la technique ancienne, voici en quoi il consiste dans ses grandes lignes, sa raison d'être et les espoirs qu'il permet de concevoir pour la renaissance de l'art de la tapisserie française.

Ce retour porte essentiellement sur trois points : la conception du carton, ou modèle ; la formation des « liciers », ou tapissiers ; le mode de préparation







LES GOBELINS (suite)



D'ABORD DEGRAISSES, LES ECHEVEAUX DE LAINE SONT PLONGES DANS DES BAINS DE TEINTURE. LES GRANDES LIGNES DU CARTON (AU FOND) SONT REPORTÉES SUR LES FILS DE LA « CHAÎNE ».

de la matière première servant à effectuer le travail, c'est-à-dire de la laine.

Les principales caractéristiques d'un bon carton doivent être, selon les techniciens : une facture ferme, large et simple ; des couleurs limitées en nombre ; des masses bien équilibrées, harmonieusement réparties de façon à « meubler » une surface généralement considérable ; des détails simplifiés, afin de pouvoir être perçus sans difficultés à distance. En effet, la tapisserie est avant tout un motif décoratif de grandes dimensions, qui exige un certain recul pour être saisi dans son ensemble. C'est cette nécessité fondamentale qui conditionne essentiellement la « facture » tapisserie et la différence profondément de celle du tableau dit « de chevalet », lequel tire des effets tout différents d'un travail beaucoup plus fouillé, destiné à une vision rapprochée.

Autre point séparant encore le carton du tableau proprement dit : l'extrême discrétion avec laquelle il faut faire appel à la perspective. Une tapisserie est appelée à revêtir une surface verticale et pleine : le mur. Représenter la fuite optique profonde d'une pergola, par exemple, équivaut à suggérer l'idée d'un trou au milieu du panneau, suggestion évidemment anachronique. Le dessin doit donc, autant que possible, ramasser son thème dans des plans rapprochés.

Enfin, le carton ne doit pas être considéré comme un modèle devant être reproduit servilement mais comme un guide destiné à conduire la main du licier. La

tapisserie, tout au moins dans sa pureté originelle, a un mode d'expression qui lui est propre dans l'art de disposer les lignes, de faire chanter les nuances, de combiner les dégradés et les demi-teintes. Ceci est la part du « métier », exercé, ne l'oublions pas, par des artistes plutôt que par des artisans.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, et principalement sous l'influence de Boucher et d'Oudry, en même temps que la préciosité, la mièvrerie du temps se substituaient dans les cartons aux larges et fermes compositions des siècles précédents, les artisans des Gobelins se virent retirer toute initiative d'interprétation et réduits au rôle de simples copistes.

Dès lors, la tapisserie ne vécut plus que de virtuosité. Chaque exécutant, par la force des choses et non sans une vive opposition au début, finit par mettre son point d'honneur à plier exactement le jeu de ses broches à celui du pinceau du peintre. Grâce à l'habileté de mains qui les caractérisa toujours, ils arrivèrent à reproduire avec une exactitude sans égale, non seulement la disposition générale du modèle, mais les moindres détails de sa facture et jusqu'aux moulures du cadre dont on crut bon de l'affubler. Reproduction si parfaite qu'à distance il était impossible de distinguer le tableau peint de sa copie. La tapisserie devint alors un tour de force perpétuel, mais elle avait perdu son âme.

L'effort actuellement tenté vise à relever le licier de sa position diminuée pour lui rendre son ancien rôle de créateur dirigé. Tâche ardue qui demande une rééducation préalable délicate, une sélection et surtout une formation minutieuses des apprentis.

Le côté matériel de la réforme porte sur le mode de préparation de la matière première, c'est-à-dire des laines.

Le XIX<sup>e</sup> siècle avait vu le remplacement de teintures naturelles traditionnelles par les colorants synthétiques, conséquence naturelle, d'ailleurs, du développement de l'industrie chimique.

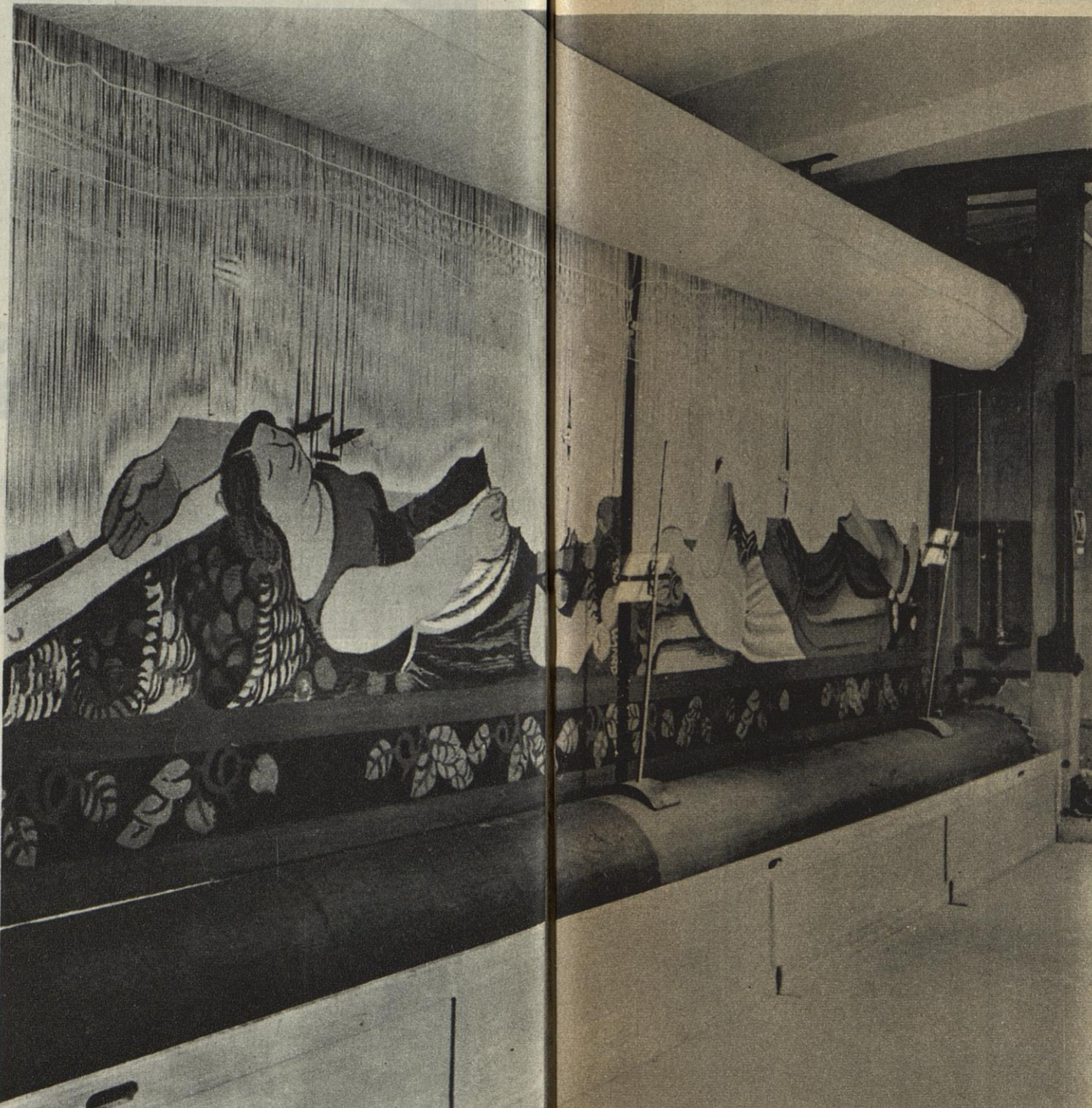
Les laines traitées selon cette technique se caractérisent par la pureté, l'éclat et l'étendu de leurs coloris, tandis que les procédés anciens donnaient un registre restreint, avec une tonalité générale grise.

Malheureusement, les colorants synthétiques ont un inconvénient majeur : ils résistent mal à l'action dissolvante de la lumière, avec cette aggravation que le degré de dégradation varie selon la nature des composants chimiques. Conséquences : certains motifs tendent à s'effacer à peu près complètement, créant ainsi des « trous » dans l'ensemble, ou créant des ruptures désastreuses dans l'équilibre des valeurs. C'est ainsi que les ombres, par exemple, constituées par des bleus résistants, « se tiennent » mieux que les parties qu'elles ont mission de souligner. On arrive à ce résultat paradoxal de voir le support prendre le pas sur le motif, l'accessoire primer l'essentiel !

Le seul moyen de pallier à cet inconvénient serait d'étalonner préalablement les variations que peuvent



POSITION DES MAINS POUR SEPARER LES FILS DE CHAÎNE.



VOICI LE METIER DE « HAUTE-LICE », APANAGE EXCLUSIF DES GOBELINS. 3 HOMMES TRAVAILLENT SIMULTANÉMENT A CETTE TAPISSERIE DE SAVIN.



LE « LICIER » COMPARE AVEC LE MODELE LA TEINTE D'UNE « BROCHE » DONT IL VA SE SERVIR.



LE TISSAGE SE FAISANT A L'ENVERS, L'ARTISAN SUIT SON TRAVAIL A L'AIDE D'UN MIROIR.

subir avec le temps les laines traitées par les procédés chimiques. Toutefois, si l'on tient compte que le magasin créé aux Gobelins par Chevretul avec des éléments de cette sorte comprend 14.420 nuances, et que les recherches des teinturiers en font naître constamment de nouvelles, il est bien évident que la tâche serait gigantesque.

Au contraire, les colorants naturels sont beaucoup moins nombreux et beaucoup plus stables. Les couleurs fondamentales dont on se sert à l'atelier de teinturerie des Gobelins sont seulement au nombre de trois : bleue, jaune et rouge. Les trois premières sont fournies par des végétaux : le bleu par l'indigo des Indes ; le jaune par « la gaude », variété de réséda indigène ; le rouge par la racine de la garance. Une seconde sorte de rouge, le carmin, est tirée de la macération d'un insecte exotique : la cochenille. Les teintures intermédiaires et couleurs composées s'obtiennent par teintures successives dans des bains séparés.

Le licier emploie, selon les cas, de la laine, de la soie ou du lin. La laine demeure, bien entendu, l'élément de base, mais la soie est employée de préférence dans les parties brillantes : les ciels, par exemple. Le lin donne un reflet intermédiaire entre ceux de la laine et de la soie. Son emploi est un retour récent à un procédé de l'époque gothique.

L'atelier de teinturerie prépare les écheveaux selon les demandes du tapissier. La laine sera d'une grosseur en accord avec le coup de pinceau du peintre, et, d'une manière générale, plus forte pour les grandes surfaces que pour les détails. Quant aux couleurs, le licier les échantillonne en fonction du modèle, mais en tenant compte de la nécessité de créer de fortes oppositions pour donner l'intensité désirable à une matière assez terne par elle-même.

La teinture ainsi effectuée à la demande, des échantillons sont prélevés sur tous les écheveaux et restent exposés pendant au moins trois mois en pleine lumière, afin de noter les variations de tonalité que le temps pourra produire. Le licier tiendra compte de cet enseignement dans son travail futur. Toute cette préparation demande quelque six mois.

Il est à remarquer que ces modifications de ton inévitables n'ont pas de répercussion aussi profonde avec les teintures naturelles qu'avec les colorants synthétiques. Les couleurs des premières s'affinent plutôt avec le temps, tandis que les secondes ont tendance à s'effondrer à des degrés divers. De plus, les couleurs végétales et animales ont plus d'unité dans le « passage », évitant ainsi les fautes d'harmonie pouvant résulter de l'irrégularité d'évolution de leurs rivales de synthèse.

L'instrument de travail du licier des Gobelins est le métier de haute-lice ou vertical. Il est composé de deux cylindres horizontaux, tenus l'un au-dessus de l'autre par un bâti. Le licier tend de l'un à l'autre ses « fils de chaîne », qui sont l'armature de la tapisserie.

Ces fils sont variables en matière, nombre et grosseur. Ils sont en laine ou en coton. Selon le « grain » du tissu, on en comptera de cinq à dix au centimètre.

On tend la chaîne par rotation des cylindres, et la traction atteint 3 kilos par fil. Tout ce montage demande environ deux semaines.

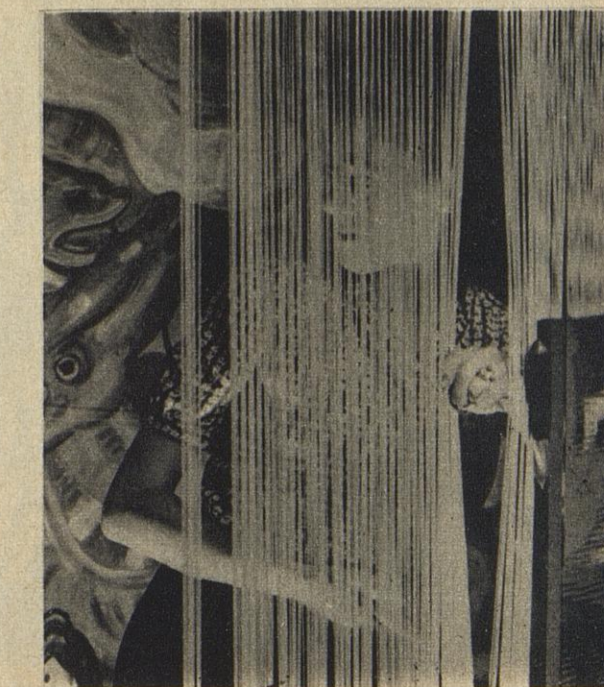
La chaîne une fois tendue, le licier y reporte à grands traits le dessin du modèle, puis le réalise en passant au travers des fils — qu'il divise en deux nappes par un simple mouvement de la main — ses « broches », sortes de bobines longues et fines sur lesquelles sont enroulées soie ou laine.

Le travail se fait à l'envers, par suite de la nécessité d'entremêler et de raccorder constamment les brins entre eux. L'artisan se guide au moyen d'un miroir placé de l'autre côté de la chaîne. Il fait son tissage, motif par motif, et non pas selon une progression régulière, de bout en bout du métier, ce qui donne un aspect caractéristique à la tapisserie en cours d'exécution.

Un bon artisan produit de 1 à 5 mètres carrés dans son année, selon les difficultés du travail. Il n'est pas rare de voir consacrer deux et même trois ans à une seule pièce par une équipe de trois hommes.

Les liciers gagnent de 80 à 100.000 frs et les apprentis 40.000, pendant leurs sept ans de stage. On ne compte pas plus de quarante artisans aux Gobelins.

Le prix de revient d'une tapisserie n'est pas aussi



COUP D'ŒIL POUR VÉRIFIER UN DÉTAIL DU MODÈLE PEINT.



## LES GOBELINS (fin)

élevé qu'on pourrait le supposer d'après ces chiffres et le temps passé. Les salaires de trois hommes travaillant deux ans et demi à une pièce de 17 mètres carrés reviennent à 550.000 francs en chiffres ronds. Les frais généraux étant de 30 %, le montant passe à 715.000.

En regard, la matière première est peu de chose. Un mètre carré absorbe un kilo de laine à 250 frs, soit 4.250 frs.

La teinture coûte 115 frs la nuance, soit encore pour une moyenne de 80 teintes: 9.200 francs.

Une tapisserie revient donc aux environs de 725.000 francs.

En dehors de leur activité propre, les Gobelins ont entrepris la résurrection des anciens ateliers de la Savonnerie, spécialistes du tapis velours. La technique du tissage des tapis de cette sorte s'effectue, comme la tapisserie, sur métier de haute-lice, avec cette différence que le travail s'effectue à l'endroit et que le point est noué avant que la laine soit rasée à la hauteur voulue. Les artisans des Gobelins obtiennent déjà, grâce à leur expérience et à leur sens artistique naturel, des résultats remarquables dans cette nouvelle branche de leur domaine.

Les Gobelins donnent également asile à certains éléments de la manufacture privée des tapis de Beauvais, aujourd'hui détruite par la guerre. Malgré le voisinage du métier de haute-lice, celle-ci a conservé le métier de basse-lice qu'elle emploie depuis sa fondation. Ce dernier est caractérisé principalement par sa disposition horizontale, l'usage de pédales au lieu de la main pour séparer les fils de chaîne et l'emploi d'un calque du dessin en dessous de cette chaîne, à la place du report à la plume qu'utilisent les hauts-liciers.

Telles sont les caractéristiques actuelles de la Manufacture nationale des Gobelins, ses tendances et son effort en vue d'une renaissance de l'art ancestral de la tapisserie.

Bel exemple, d'ailleurs, de vitalité. Malgré les entraves apportées par les événements; avec des moyens de fortune quand besoin était, les Gobelins ont tenu contre vents et marées, continuant paisiblement leur œuvre et préparant l'avenir: celui de la tapisserie française qui doit retrouver sur le plan de notre rayonnement de demain l'éclat qu'elle jeta déjà sur le monde aux siècles passés.

Marcel LASSEAUX.

(Reportage photographique Albert BOITIER.)



LA MANUFACTURE DE BEAUVAIS, REPLIÉE AUX GOBELINS, EMPLOIE DES METIERS DE BASSE-LICE OU HORIZONTAUX.



LES GOBELINS ONT ENTREPRIS DE SAUVER LA FABRICATION DES TAPIS DE LA SAVONNERIE.

APRES TISSAGE, LA LAINE EST RASEE AUX CISEAUX COMME UN VELOURS LONG ET SOUPLE.



# Quand les Dieux nous préviennent

NOUVELLE INÉDITE  
DE Jean FRANÇOIS - PRIMO



Il était non loin de midi. Le voyageur avait marché tout le matin, droit devant lui, suivant la mer. Son costume de fine toile était, par la poussière, recouvert d'une sorte de soie grise.

Avant d'entrer dans la ville dont s'apercevaient les remparts écroulés, il dégrafa la courroie d'un léger sac de cuir lié à ses épaules, s'épongea le front et fit disparaître, en se brossant, les traces trop visibles d'une longue course.

La rue, sorte d'escalier dallé de briques rouges, n'était qu'un long couloir grim pant, que le soleil balayait d'une aile lourde et dorée.

Le voyageur, assurant sa démarche, passait au long des seuils déserts. Au travers des jalousies closes et des portières de perles colorées, il devinait des regards et des chuchotements. Le bruit des fiasques s'écoulant, les parfums chargés d'épices des mets, fumant sur la table... lui parvenaient par bouffées. Son pas s'alourdissait. Il eût voulu agripper des ongles l'étoffe qui le séparait de ces gens curieux et rassasiés, entrer s'asseoir à leur table sans mot dire et leur apporter, pour les purifier de leurs relents, les senteurs de la mer, les effluves paysans du romarin et de la menthe, et l'odeur virile de l'homme pénétré de soleil. Il sourit à l'idée de leur effroi et de leur colère.

Enfin, une place apparut, sorte de cirque irrégulier, inégalement pavé, bordé de maisons trapues. On devinait, plus loin, au côté opposé à celui par lequel était arrivé le voyageur, la masse accroupie d'une église... Le dôme du ciel, d'un bleu rude, était le fond d'une outre, d'où la lumière répandait son or en fusion.

Une trattoria, enguirlandée de faux pampres de papier vert, tenait le milieu de la place. Le voyageur, cherchant l'ombre, tourna vers la droite où, à l'abri d'un portique de pierre, un charpentier avait posé son établi. On devinait, à leur blancheur brillante dans le clair-obscur, le fantôme des sapins dépouillés d'écorce, entassés dans un coin.

Le passant, n'osant pénétrer sous la voûte qu'il sentait pleine de fraîcheur transparente et douce comme un velours, s'adossa en face, à un pilier de la trattoria. Ses yeux s'arrêtèrent sur une femme au profil orgueilleux qui, assise au seuil de l'échoppe, égrenait le long d'un gros fil, pour les ajouter les unes aux autres, des boules de verre multicolore, telles qu'on les fabrique à Murano.

Elle se penchait sur une corbeille remplie de ces billes irisées, en saisissait une poignée, et son profil réapparaissait au voyageur, qui scrutait sa mémoire, pour retrouver l'heure et l'endroit où il avait déjà vu ce visage mat, et comme brûlé de fièvre, impérieusement coiffé d'une masse de

cheveux sombres, dont les tresses étagées semblaient les arceaux précieux d'une couronne brillante.

Dans une niche de pierre, une madone dressait, au-dessus d'elle, son immobilité svelte et crûment colorée... Les lumières de petits cierges allumés devant elle se noyaient dans l'immense clarté du jour, à tel point qu'on ne les voyait pas. Une offrande de géraniums envahissait de sa pourpre l'azur des voiles divins. La figure naïve en émergeait comme un grand lis pâle. Le voyageur, levant les yeux, crut voir un sourire triste aux lèvres de l'image.

La chaleur du mur contre lequel il s'appuie brûle ses épaules. Il fouille toujours ses souvenirs, pour y retrouver le nom du visage enfoui... Il semble que la brume se disperse... Il la voit enfin : elle est assise dans une haute chaire de marbre... sur une terrasse d'où fuient, sous le regard, des collines onduleuses empanachées de cyprès. Au pied de la jeune femme, un homme, un genou à terre, élève vers elle un coffret... La femme se penche, y choisit des perles dont la blancheur scintille un instant et, d'un geste harmonieux, les pique d'une aiguille d'or et les ajoute les unes aux autres, sur un fil de même métal... De temps en temps, une de ses mains s'attarde à caresser un grand lévrier blanc qui, nonchalamment, lève vers elle ses beaux yeux vides. Maintenant, le gentilhomme agenouillé se redresse. Il pose le coffret, il se retourne... Sang de Dieu, il a même air, même visage que le voyageur qui, debout sur la place, fouille ses souvenirs... Dans un pourpoint de velours noir, la finesse de sa taille apparaît davantage... Une chaîne de pierreries s'enroule trois fois autour de son cou, faisant, sur la sombre étoffe, une cascade claire où les rubis, les diamants, les émeraudes mêlent leurs eaux.

Il se penche vers la jeune femme, qui rit d'un rire heureux. Annonçant le crépuscule, quelques nuages pourpres apparaissent... Comme pour les frapper, un jet d'eau lance vers le ciel une flèche d'argent... Un voile de fraîcheur descend en gouttelettes sur le jardin et l'apaise.

Soudain, le silence est déchiré par un bruit inattendu... La cadence d'un pas militaire ébranle le marbre, et, dans l'arc ciselé de la porte, surgissent les hallebardiers, vêtus de l'uniforme, mi-partie jaune, mi-partie rouge, des gardes du Saint-Père. L'un d'eux élève un étendard où le vent fait trembler, sans qu'elles s'entre-choquent, la tiare et les clefs. C'est le gonfalon de l'Église. Derrière, un homme apparaît, qui se dirige vers la chaise de marbre. La jeune femme et le cavalier au pourpoint sombre sont debout tous les deux.

Le nouveau venu est enroulé dans une cape de soie violette, si bien qu'on devine mal son imposante stature. Il incline un instant une tête impérieuse, puis ses yeux, d'un bleu trouble, cherchent avec une inquiétante douceur le regard de la femme... Celle-ci, lentement, dit un nom : César. L'homme passe une main bagueée dans une courte barbe blonde, qui ombrage son visage et l'affine. Son autre main caresse la poignée de son épée qui est en forme de croix. Il donne un ordre à un des lansquenets et, comme s'il apercevait seulement le seigneur vêtu de velours noir, va vers lui et lui tend les mains avec un sourire faux... Le jeune cavalier hésite un instant... Sans doute, sa rancune est courte, car lui aussi tend ses mains et son sourire à la fraîcheur et la sincérité de l'enfance.

Des laquais s'empresent, apportant sur de lourds plateaux des flacons et des aiguères.

La femme remplit un ciboire d'or qu'elle tend au nouveau venu. Celui-ci le porte à ses lèvres et, se tournant vers son jeune compagnon : « Que la paix soit avec toi, Jean », dit-il... Et de nouveau il sourit d'un étrange sourire.

Sur la place, engourdi de chaleur, le voyageur est demeuré debout. Une troupe de canards blancs, couchés, se chauffe. Certains, d'un bec paresseux, happent au passage un insecte imprudent. Un pigeon blanc se laisse doucement becqueter par un ramier infatué d'un plumage bleuté. Tous deux entrecroisent un instant, par jeu, les arabesques de leur vol, puis reviennent poser sur la terre ocrée leurs pattes roses.

« Garçon, fait soudain une voix, viens à l'ombre, il est dangereux ces jours-ci, de dormir au soleil. » Le voyageur lève la tête, ses paupières éblouies tremblent légèrement... Soudain il tressaille. Devant lui, sous l'habit humble d'un charpentier, apparaît la tête impérieuse ornée d'une fine barbe blonde, tel qu'est le portrait de César Borgia conservé aux Uffizi de Florence... C'est bien le regard bleu, le nez légèrement busqué.

Le voyageur ne sait que répondre, il hésite. La trattoria et ses faux pampres vantent à la fois, à l'aide d'un double écriteau de métal, un vin toscan et une bière ligure. La femme, toujours assise, suit de l'œil, comme distraite, la poursuite des deux pigeons amoureux. L'admirable profil s'impose à la pensée du jeune homme et s'imprime comme le revers d'un sigille impérial dans la cire fumante. Il la reconnaît maintenant, c'est elle... Et, en lui-même, il se répète la triste histoire de Jean, duc de Gandia, assassiné par ordre de son frère César, duc de Valentinois, peut-être par politique, mais surtout pour se venger d'une préférence que leur sœur Lucrece marquait au plus jeune.

Lucrece... Le voyageur hausse imperceptiblement les épaules, regarde d'un seul coup d'œil la femme pensive et le charpentier attentif.

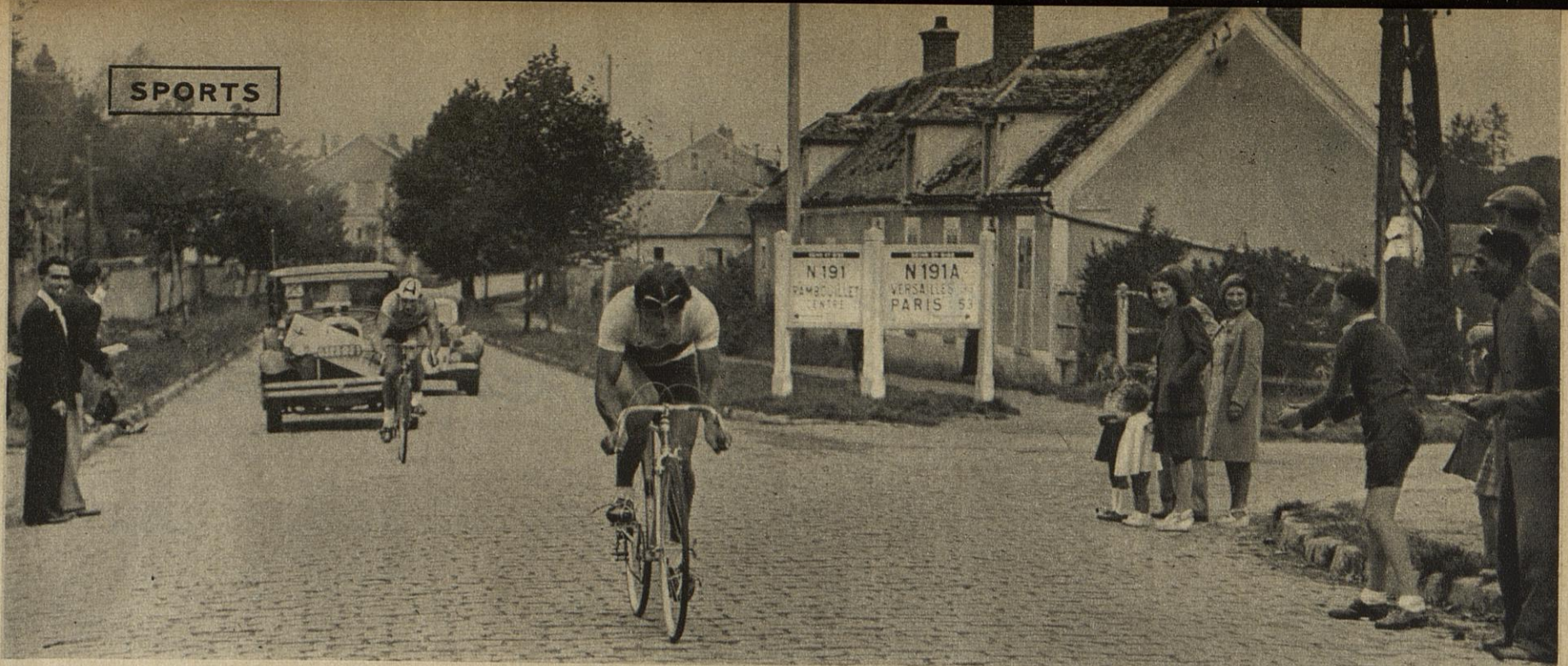
Comment t'appelles-tu, dit celui-ci, lorsque le jeune homme franchit le seuil. « Jean », dit l'autre...

« Sois le bienvenu », reprit l'ouvrier, et il ajouta, montrant la femme qui se levait : « Celle-ci est ma sœur Lucia, elle va nous apporter du vin de Fraisie et l'eau fraîche... » Lucia s'avancait, balançant entre ses mains la corbeille où s'entre-choquaient les boules irisées. Ses yeux ardents et doux se posèrent sur le jeune homme, et son regard était léger comme le vol d'oiselets.

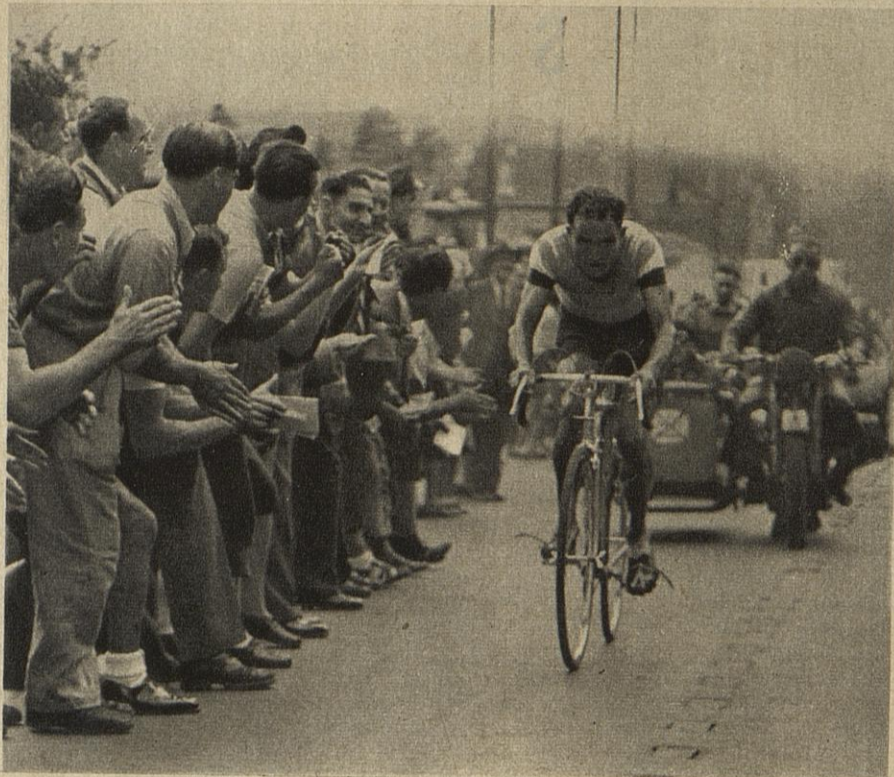
Le voyageur leva son chapeau et mit sa main droite dans celle de l'homme : « Patron, dit-il, n'avez-vous pas besoin d'un apprenti? »



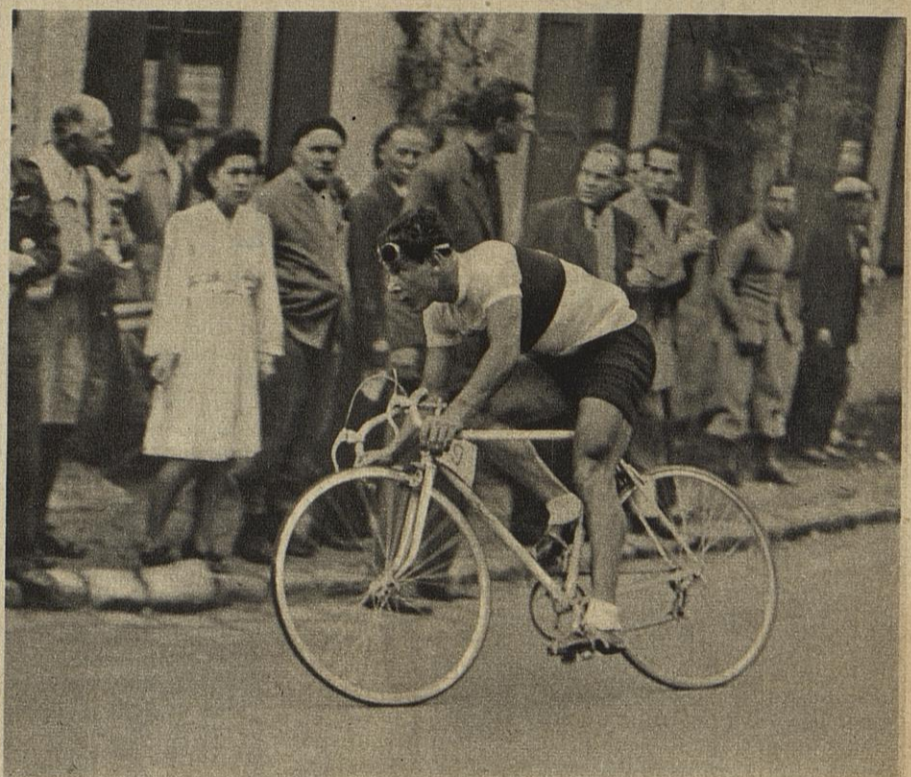




L'OLYMPIEN CARRARA, QUI DOMINA LE LOT DES AMATEURS ET TERMINERA SECOND AU CLASSEMENT GENERAL, VIENT DE REJOINDRE L'ANGLAIS SMITH QU'IL PASSE A RAMBOUILLET.



TASSIN, QUI A CREVE DEUX FOIS, S'EST REPRIS ET DEMARRE AU SOMMET DE PICARDIE.



LE CHAMPION AMATEUR CARRARA, QUI TRIOMPHERA NETTEMENT, AU VIRAGE DE GAMBAILLIS.

## LE GRAND PRIX DES NATIONS

a confirmé la valeur du Breton Eloi Tassin

C'EST par un magnifique succès français que vient de se terminer la saison cycliste routière. Le Grand Prix des Nations, épreuve de 140 kilomètres à couvrir dans la banlieue parisienne, avec un parcours très accidenté sur la fin, ne pouvait être gagné que par un rouleur infatigable, rapide, résistant, capable de récupérer rapidement, un athlète à l'image d'Antonin Magne. Cette épreuve qui groupait des représentants

de neuf nations partant seuls de 4 en 4 minutes obtint tout ce qu'elle promettait. Elle confirma la grande classe de notre actuel champion de France sur route, le Breton Eloi Tassin. Après un départ rapide, Tassin faiblit vers le 50<sup>e</sup> kilomètre, mais, par la suite, il se reprit et fit montre d'une belle régularité, se montrant très brillant dans les dures côtes de Saint-Rémy, Châteaufort, Buc, etc., rejoignant le champion belge Sommers, parti devant lui, et



Les deux vainqueurs s'entretennent après l'arrivée au Parc des Princes.

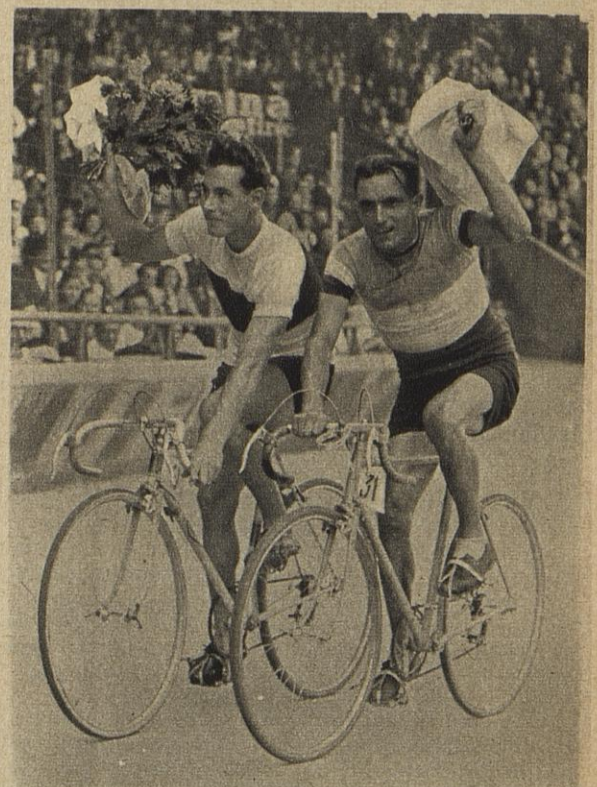
le distançant très nettement pour arriver au Parc des Princes avec 3 secondes d'avance sur un autre Belge, Dubuisson, jeune coureur de valeur qui fut la révélation de cette épreuve. Notre compatriote Brulé est troisième à 3 minutes devant le Suisse Kubler, le Français Caffi, le Belge Vlaemyck, le Breton Robic, etc., Sommers ne terminant que 17<sup>e</sup>, tandis que Piot avait abandonné vers le 100<sup>e</sup> kilomètre.

La course réservée aux amateurs tint tout ce qu'elle promettait. Il n'était pas question de voir Carrara battu, mais plutôt comment se comporterait vis-à-vis des professionnels notre grand champion amateur, vainqueur depuis deux saisons de la majeure partie des courses réservées aux purs.

Le poulain du V.C.-Levallois, cette pépinière de champions qui, depuis vingt ans, de Leducq à Blanchonnet, de Lacquehay à Wambst, nous fournit une pléiade de champions de France et du monde dans toutes les spécialités, fit une course remarquable. Il eut longtemps à lutter contre son jeune camarade de club Prévotal, leader jusqu'à mi-course, mais son temps en dit plus long que tous les commentaires. Carrara gagna l'épreuve en 3 h. 50" 11', c'est-à-dire qu'au classement général il termine second, à peine à deux minutes de Tassin, précédant tous les champions professionnels étrangers.

Ainsi, cette dernière course importante de la saison a confirmé la valeur actuelle de notre cyclisme, où de nombreux jeunes entendent dire leur mot dès la saison prochaine qui verra la réédition du Tour de France.

René MOYSET.



Emile Carrara et Eloi Tassin effectuent leur tour d'honneur à l'issue de l'épreuve qui confirme une saison excellente.

(Reportage photographique d'Adolphe PICOCHÉ.)



## un film fait pour Mickey Rooney

Il y a des films qui à vrai dire ne méritent pas plus que quelques lignes de critique, — ou même pas de critique du tout. C'est le cas, indéniablement, d'un film américain qui s'appelle *Place au rythme*, qui aurait pu être agréable et qui ne l'est pas.

Un scénario parfaitement conventionnel sert de prétexte à des spectacles de music-hall montés par des comédiens très jeunes, si jeunes même que leur orchestre, par exemple, est composé d'enfants, dont quelques-uns n'ont pas plus de quatre ou cinq ans. Malheureusement, les spectacles en question et les danses donnent si peu une impression de jeunesse qu'en ce sens le film est très évidemment raté. Après cela, il ne reste rien, que Juny Garland et Mickey Rooney, sur qui il y a beaucoup à dire, — et peu d'éloges, malheureusement, à faire.

Je ne m'attarderai pas sur le cas de Juny Garland. Nous l'avons vue, avant la guerre, apporter à quelques films un dynamisme, une voix chaude et un sens de la musique de jazz qui nous ravissaient. Débordante de vie, rayonnante de fantaisie et d'humour, elle semblait devoir prendre une place importante parmi les grandes figures des comédies musicales américaines. Malheureusement, si l'on en juge par ce qu'elle fait dans *Place au rythme*, on dirait qu'elle a perdu son éclat, sa fraîcheur et une bonne part de sa personnalité. Tout son jeu est affadi et participe à la mièvrerie de l'ensemble. C'est assez décevant, — aussi vaut-il mieux attendre d'autres images pour savoir si l'on peut encore compter sur elle ou non. Peut-être la bêtise du scénario et surtout la banalité des danses l'ont-elles laissée sans forces devant la caméra...

Quant à Mickey Rooney, c'est tout autre chose. On ne peut pas dire qu'il déçoive : il confirme tout ce que l'on peut penser de lui depuis longtemps. Le film est d'ailleurs exactement fait pour lui, de même que les spectacles de music-hall qu'on y voit sont d'aimables prétextes à ses exhibitions et notamment à des numéros d'imitation qu'il exécute d'ailleurs avec un certain brio. Avec beaucoup d'assurance, en tout cas, comme d'habitude...

Or, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, *Place au rythme* ne mérite pas de longs commentaires. C'est donc de Mickey Rooney que je vais vous parler.

On ne peut nier que ce jeune acteur ait une personnalité, qu'il a rapidement affirmée, il y a quelques années. Il manifeste un sens de comique évident, il a un style, un rythme et une sorte de sûreté dans son jeu qui porte inmanquablement sur le public. Pourtant c'est un mauvais acteur, car ce n'est qu'un acteur.

Tout cela est joué, très bien joué, mais ce n'est que joué. On dirait que Mickey Rooney a fabriqué une petite usine de gestes, d'attitudes et d'expressions qui sortent mécaniquement, exactement au moment où il faut. Quand on en a vu suffisamment, il est difficile d'être touché par cette comédie. C'est particulièrement flagrant dans les passages sentimentaux où se fait jour la sensiblerie la plus écœurante. Lorsque le jeune homme se met à être un « bon fils », adorant son papa jusqu'aux larmes, il a une manière, toujours la même, de prendre une tête à gifles qui n'est pas sans révéler une grande habitude du truquage.

Certes on peut dire que le vrai en cette matière est toujours relatif puisqu'il s'agit d'un jeu. Du moment que l'acteur, devant la caméra, — comme au théâtre, — est obligé de trouver les moyens d'entrer dans la peau du personnage, il y a là un artifice. Mais les moyens, justement, qu'il emploie et surtout l'effet qu'il en tire sont en rapport à la fois avec sa sincérité et sa personne, — et c'est là qu'interviennent les notions du vrai et du faux. Un acteur est avant tout un être humain et, quels que soient les artifices auxquels il peut avoir recours, sa réussite c'est de révéler, sous des formes diverses, des qualités humaines qu'il porte en lui. L'artifice représente, si l'on veut, la technique, c'est-à-dire ce qu'on ne doit pas voir. Chez le mauvais acteur ou chez le cabot, c'est au contraire la technique qu'on voit et qui dérober l'être humain ou tout au moins le fausse.

Mickey Rooney apporte une sorte de « technique » qui souvent n'est pas sans agrément, mais qui forme, tout cousu de fil blanc, un être falsifié. Fausse sentimentalité, fausse jeunesse, fausse ardeur, tout cela n'est que poudre aux yeux. Tout cela n'est donné qu'en surface, dans un aspect extérieur qui n'appelle aucune résonance. A aucun moment l'on ne peut admettre qu'il croit au fond de lui-même à son personnage. Il croit à son succès, certainement, il croit à son habileté, à son talent, mais il ne croit pas ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Si bien que, même si l'on est dupe, au premier abord, de son brio, on se lasse vite de toutes ses petites mines.

C'est dommage car il ne manque pas d'un certain charme personnel. Peut-être a-t-il été abîmé d'avoir travaillé trop jeune à Hollywood... Peut-être, de toutes façons, était-il dès le début trop « cabot » pour être un grand acteur... De toutes façons il est parfaitement décevant.

Nous avons vu, il y a quelque temps, un autre film américain, qui s'appelait *A toi, ma charmante*, et qui n'était vraiment pas bon. Mais Fred Astaire y trouvait le moyen de nous émouvoir, de nous plaire et, dès qu'il dansait, on oubliait tout le reste. Voilà toute la différence avec Mickey Rooney.

Jean ROUGEUL.



UNE SCÈNE AMUSANTE DE « PLACE AU RYTHME », AVEC, COMME VEETTES, MICKEY ROONEY (A GAUCHE) ET JUNY GARLAND (A DROITE).

## Maurice Denis au Palais de Tokio

CETTE grande rétrospective (plus de 150 toiles) qui a duré tout l'été ne laisse qu'une impression de malaise, celle des nobles intentions manquées, d'un « ratage » dont sans doute, heureusement pour lui, Maurice Denis ne s'est pas rendu compte. Il a cru faire une grande œuvre, et il y a manqué de ce peu qui décide de tout.

Bonnard, qui était son ami, écrit dans sa préface : « Denis est peintre, mais influencé, comme ceux de sa génération, par Gauguin. » Suivant le tempérament sur lequel elle s'exerce, une influence peut être exaltante, ou ne susciter qu'une éternelle imitation, purement formelle. Ce que Gauguin a vu et senti, il l'a exprimé directement. Et tout ce qu'a peint Maurice Denis est de seconde main, fait de reminiscences et de velléités.

Il est plein d'idées préconçues en art et le plus redoutable est qu'elles prenaient le pas sur le reste. Car il y a une seule règle, cet accord impérieux et subtil de l'intelligence et des sens, qui est en Gauguin (je parle de lui parce qu'il a influencé Denis), qui doit être immédiat et spontané, antérieur à toute discussion. En art, au fond, tout va de soi, règles comprises.

Ce qui aggrave le cas de Maurice Denis, c'est qu'il était gavé de la littérature la plus factice de son temps qui n'en a pas manqué.

On s'en voudrait d'être injuste devant la mémoire d'un homme aussi respectable dans ses intentions et dans sa conscience d'artiste et même si attachant ; mais en art, si cruel que ce soit à dire, tout cela ne vaut rien.

La fabrication, même involontaire, même sincère, est la pire chose, et ne pardonne pas. Rien ne date plus cruellement que cette œuvre abondante, répandue sur un demi-siècle, rien n'est plus monotone, rien ne sent plus la recherche. Rien n'est plus « fin de siècle ». Cela rejoint le préraphaélisme, la plus fâcheuse postérité ruskinienne, la fin du symbolisme, les vitraux 1900, les fleurs rares, et le reste.

Toute une Italie en toc, un « franciscanisme » de bazar, et finalement l'imagerie sulphicienne, ou peu s'en faut.

On a le regret de le dire, tout cela est péniblement sucré et doucereux. Et pourtant Maurice Denis catholique a cru sincèrement et « innocemment » chanter la gloire du Seigneur. Ne doutons pas qu'une telle ferveur plaise à Dieu, et elle nous touche. Mais l'œuvre ne saurait nous satisfaire, toute la tradition sublime de l'art chrétien, même le plus primitif, se révolte contre la mièvrerie. La moindre des peintures romanes reproduites au Palais de Chaillot, nous ramenant à la grande inspiration chrétienne de l'art français, nous rend insupportables les coloris de Maurice Denis, qui voyait, c'est un comble, de la convention dans les sculptures de Vézelay !

Il y a chez lui un souci d'édification qui, ainsi conçue, est résolument contraire à toute œuvre d'art. Maurice Denis, qui a écrit des choses très justes, aurait dû le comprendre. Il y a ainsi des singularités d'esprit et des erreurs de vocation.

Les sujets profanes ne lui ont souvent pas mieux réussi. Je songe surtout à ce comique « Hommage à Cézanne » : vaste panneau où l'on voit réunis dans la boutique de Vollard Cézanne lui-même devant une nature morte et des personnages barbus, binoclés, ornés de couvre-chefs imposants, l'air pontifiant à souhait (qui s'appellent pour la circonstance Bonnard, Vuillard, Roussel, Sérusier, etc., Maurice Denis lui-même est là). Le tout dans une grisaille à faire pâlir l'ombre de Carrière. C'est conventionnel et d'un ridicule à pleurer. M. André Gide est très louable d'avoir fait passer l'amitié posthume avant le bon goût, en faisant l'éloge de cette toile. Du moins a-t-il eu l'ingénieuse idée de s'en débarrasser en en faisant don au Luxembourg.

Malgré le proverbe arabe, on est bien forcé parfois de dire la vérité. Et c'est très fâcheux et très regrettable quand il s'agit d'un Maurice Denis qui mit dans son œuvre une foi et une ferveur rares, et ne vécut que pour elles. Mais cela ne suffit pas, et l'on n'a pas le droit de se tromper.

Car tout vient chez lui d'une erreur tenace : le pire est en effet qu'il avait de grands dons de coloriste, gâchés le plus souvent à plaisir, mais qui éclatent dans quelques toiles peintes sans intention préalable. Celles-là sont d'une délicatesse charmante et d'une originalité certaine. Elles sont peu nombreuses, elles le situent entre Odilon Redon et ce Gauguin dont il eut la nostalgie.

Quant à la rénovation de l'art religieux, qui fut sa grande affaire, Maurice Denis a cru y réapposer la pureté, la simplicité — presque tout ce qu'il écrit là-dessus est très juste — il n'est parvenu qu'à retomber dans une nouvelle convention et un nouvel artifice. Un profond désaccord était en lui entre le désir et les moyens d'exprimer.

Peut-être, en revoyant toutes ces toiles, ne faut-il pas s'attacher aux défauts, y voir surtout le long effort de toute une vie, cette certitude de l'homme, modelée à cette incertitude continuelle de l'artiste — il se posait incessamment des questions sur son art. Et, c'est ici qu'on revient à la vérité : cet échec n'est tout de même que partiel, il y a de nombreux fragments de beauté dans cette œuvre. Et peut-être aussi l'échec d'une grande entreprise vaut-il mieux que ces réussites faciles auxquelles nous sommes accoutumés.

Fernand PERDRIEL.

## GALERIES DE TABLEAUX

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE  
12, rue Royale  
Peintures - Sculptures - Gravures - Objets d'Art

## BEDEL

GARDE, EMBALLAGE ET TRANSPORT  
DE TABLEAUX ET OBJETS D'ART  
17, Rue Monsigny - Ric. 54-93



# NOS JEUX

# LE BRIDGE

par E. MICHEL-TYL

## CARTES SUR TABLE

Voici deux problèmes cartes sur table, dont l'un n'est qu'une variante d'un problème classique que nous avons déjà posé. Ceux des chercheurs qui ont compris et retenu la méthode de résolution que nous avons présentée auront vite fait de résoudre les difficultés du problème.

I

NORD

Pique : A.D.9.  
Cœur :  
Carreau : A.2.  
Trèfle : D.2.

EST

Pique : R.  
Cœur : 8.5.  
Carreau : R. V.  
Trèfle : 8.3.

OUEST  
Pique : V.10.8.  
Cœur :  
Carreau : D.10.  
Trèfle : V.6.

SUD

Pique :  
Cœur : 9.7.6.  
Carreau : 3.  
Trèfle : 10.7.4.

Atout cœur. Sud joue. Nord-Sud font toutes les levées.

II

NORD

Pique :  
Cœur : A.V.10.9.  
Carreau : A.2.  
Trèfle : A.2.

EST

Pique :  
Cœur : R.  
Carreau : R.D.V.10.  
Trèfle : R.D.V.

OUEST  
Pique :  
Cœur : D.8.7.6.  
Carreau : 6.5.  
Trèfle : 6.5.

SUD

Pique : 5.4.3.2.  
Cœur :  
Carreau : 4.3.  
Trèfle : 4.3.

Atout pique. Nord joue. Sud-Nord font toutes les levées.

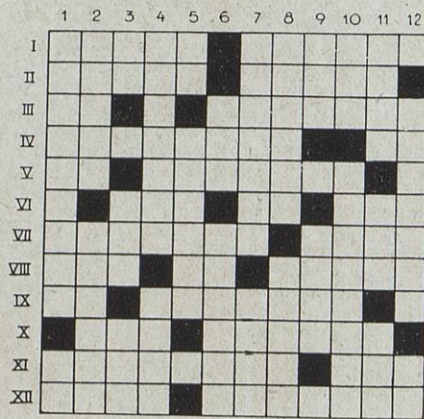
# NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

## PROBLÈME N° 28

**HORIZONTALEMENT.** — I. Permet de faire la bombe. — Echauffent certains esprits. — II. Il faut s'évertuer à ne pas l'attraper. — Boule de neige. — III. Organe directeur. — II est bien rare qu'elles soient le fruit d'une génération spontanée. — IV. Furent maréchaux de père en fils pendant trois générations. — Possessif. — V. Pronom. — Près de la Lie. — VI. Il n'est point commode de s'en défaire. — Bifurcation. — Article. — VII. Fils de sa grand-mère. — Chasse le naturel. — VIII. Son lit servit de berceau en une occasion. — C'est incroyable! — Etui à poudre. — IX. Porte des marques de graphite. — Etait autrefois bien connu pour ses exploits. — X. Se termine souvent à l'unisson. — N'est pas complet sans appendice. — XI. Ce n'est certes pas un homme sans aveu. — N'est pas la marque de la certitude. — XII. Envoya son élève au bord de la mer. — Etalon grec.

**VERTICALEMENT.** — 1. Emplit de joie la clientèle de celui qui en est le bénéficiaire. — Grecque. — 2. A été remplacé par une roue. — Mauvais propagandistes. — 3. Conjonction. — Suffit à faire crever les tuyaux les plus solides. — Article. — 4. Bartolomé Esteban. — Reste toujours mousse. — 5. Vient après la licence. — Agrandit le trou. — 6. N'est donc pas resté sans voix. — Vers blancs. — 7. Française lorsqu'elle accueille des pensionnaires. — Nation. — 8. Ne manquent pas de poids. — Préfixe. — 9. Serait uni si l'on y mettait bon ordre. — Ne se fait pas le mercredi. — 10. Phonétiquement : ce que l'on peut dire en évoquant son passé. — On l'est souvent en devenant mère. — 11. Tranches de vie. — En espoir. — Si on le retourne : rend son voisinage dangereux. — 12. Les graines le sont avec soin. — Appel.



## SOLUTION DU PROBLÈME N° 27

**HORIZONTALEMENT.** — I. Metoposcope. — II. Anubis, Aron. — III. Scion, odeurs. — IV. Ur, Légume, lo. — V. Remède, Epi. — VI. Enterrer. — VII. Cri, Do, Ay. — VIII. Crassane, Thé. — IX. Rosser, Ache. — X. Issu, Maure. — XI. Seeley, Amen. — XII. Te, Ses, Omega.

**VERTICALEMENT.** — 1. Masure, Cri. — 2. Encre, Crosse. — 3. Tui, Morasse. — 4. Obole, Issues. — 5. Pinède, Se, Le. — 6. Os, gendarmes. — 7. Ou, Ton, Ay. — 8. Cadmie, Eau. — 9. Orée, Ra, Cran. — 10. Pou, Erythème. — 11. Euripe, He, Eg. — 12. Soirée, Ana.

## PHILATÉLIE

Quand on parle de l'avenir de la philatélie, il faudrait toujours traiter cette question par pays car les perspectives sont nettement différentes pour chacun d'eux. Les collectionneurs de n'importe quelle nationalité achètent toujours très docilement tous les timbres-poste que leur administration respective met en circulation. Cela induit les dirigeants responsables souvent en de graves erreurs. Ils croient qu'avec n'importe quelle politique il est inutile d'avoir un système et un principe directifs dans la production des vignettes.

Mais la distance révèle quelle politique d'émission est bonne et quelle politique est mauvaise. N'importe quelle administration peut toujours vendre sa production pour les philatélistes du pays, mais l'étranger ne sera acheteur que si la politique d'émission du pays est connue comme habile et honnête. Le temps est également un facteur qui rend justice avec une impartialité parfaite. On a vu des émissions qui avaient mal débuté et qui seulement plus tard recevaient l'appréciation qu'elles avaient méritée; d'autres, succès foudroyant dans les premières heures, ne servent plus tard que pour bourrer des pochettes. Celles de la première catégorie sont les produits d'une mauvaise politique d'émission; celles de la deuxième catégorie d'une politique d'émission intelligemment établie. — Paul ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...  
**COLLECTION IMPERIALE**  
**J. FORET** Expert  
ACHAT-VENTE  
TIMBRES-POSTE  
Env. Catal. P.A. Prix 13F  
64.R. LAFAYETTE. PARIS. PRO.3427

ALBUM DE  
TIMBRES-POSTE  
D'AVIATION  
PRIX: 300F  
Avec timbres  
500 à 50.000F

Achat de BALLONS MONTES  
Au Comptoir des Timbres  
20, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup>)

## RUBRIQUE FINANCIÈRE

### SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Arrêtée après la clôture de l'opération d'échange des billets, la situation au 30 juin dépasse 70 milliards.

Le total des comptes de dépôts — dont certains revêtent un caractère temporaire — s'est accru, au cours de juin, de près de 13 milliards, atteignant 68 milliards. Cette progression est particulièrement sensible pour les Comptes de Chèques, qui accusent au cours du mois une augmentation de 7.990 millions, après avoir déjà monté de 6.445 millions en mai.

A l'actif, grosse augmentation du Portefeuille-effets, qui passe de 37 milliards à plus de 54, la Caisse étant ramenée de 9,4 milliards à 5,2.



751

PUBL. ELVINGER

*semaines  
Dans quelques temps  
sortiront les premiers*

**APPAREILS  
PHOTO**

**FOCA**

APPAREILS DE HAUTE PRÉCISION



89<sup>e</sup> Année - N° 4326

# LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

22 Septembre 1945

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS  
69, Quai d'Orsay — Tél : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"  
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII<sup>e</sup> - Téléphone : Anjou 04-80  
7, pl Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

Imp. E. Desfossés-Néogravure, Paris. — C.O.L. 31-3150 G 2

Le Directeur-Gérant : Pierre NAQUET.



Grand Vieil Armagnac  
de la Maison H. Sempé  
Sabazan Gers

Vieil Armagnac

MAISON H. SEMPÉ . SABAZAN ( GERS )  
DEPOT : 39 RUE DU LANDY , S'OUEN - PARIS

COGNAC  
**LARSEN**

**POUR  
RECONSTRUIRE  
LA FRANCE**

**PRODUIRE  
ÉPARGNER**

**BONS DE LA  
LIBÉRATION**  
à intérêt progressif



AS PUBLICITÉ

FRANCIS GILLET TA

*Enmail Baril.*

PARIS

CRÉATION JOSEPH-CHARLES



Lora

LINGERIE  
CHEMISIERS

PRIMA

Gaines et Soutien-gorge

fabriquant: ET<sup>2</sup> BERNARD 4 Cours des Chartreux LYON

un Bouquet de fleurs rares... dans votre sac

**CONCRETA**

LA CIRE NATURELLE DES FLEURS

*Molinard*

Un rien... une trace de CONCRETA vous parfumerait délicieusement pour de longues heures.

Ces charmants petits étuis sont portés dans le sac ou dans la poche sans crainte de taches, CONCRETA n'étant pas liquide.

MOLINARD: 21, Rue Royale, PARIS - 8<sup>e</sup> Arr'  
Distillateur de fleurs à Grasse depuis 1849